

42e Année. N° 7. 1er Juillet 1899.

LA RELIGION

Nous faut-il une religion nouvelle, nous dit-on? il faut conclure quant à vos aperçus sur la théologie du spiritisme, et les compléter?

Nous répondons, qu'il faut *la religion*, celle qui embrasse toutes les autres par *son universalité*; or pour préparer, dans notre humanité terrestre, un mouvement solennel tel que celui qui est prévu nécessairement pour *la religion* future, il faudra *une église nouvelle* qui présidera à ce mouvement, au nom du bon sens, de la raison, de la logique et de la science.

Dans une large part, admettant les excuses qui nous viennent des vices inhérents aux institutions, aussi des égarements de croyants aveugles, mais ne nous adressant qu'aux abus collectifs, nous serons fraternels pour les individus qui les commettent par préjugés ou esprit de secte.

Pendant le cours de nos recherches, nous écarterons de notre examen, toute idée de haine et de passion, incompatible avec la libre investigation.

Nous unissant à la vérité historique et partageant son impartialité, nous n'imiterons point les partisans de l'église catholique absolue qui, sur cette vérité, ont égaré l'esprit public.

En parlant d'adorer Parabrahm, notre père divin, en Esprit et en vérité, nous viserons le régne de Dieu et la fusion future de tous les cultes qui le

peuvent inaugurer; nous aborderons le côté pratique du mouvement, qui de nos jours, se dessine avec une logique et une force irrésistibles.

Faut-il une Eglise nouvelle ? ayant établi l'excellence de l'enseignement de Jésus, et nettement déterminé sa mission, ces précédents l'ayant constitué pour toujours le chef de notre humanité, cette transformation du christianisme devient une question pressante ; elle s'impose à notre esprit comme à celui de tous les penseurs.

L'Eglise romaine, qui est dans la main du Pape blanc, aussi dans celle du Pape noir, *du Jesu*, peut-elle suffire à cette transformation ? de même, les confessions protestantes ?

L'analogie nous peut guider, si nous savons sagement l'interroger.

En examinant les choses, avec philosophie et de haut, nous le constatons, nous voyons la synagogue créée par le grand Moïse, remplacée par la puissante oligarchie des prêtres chrétiens, qui a bâti son église sur les assises de la vieille bible juive, modifiant la forme pour en garder le fond.

Or, il y a un rapprochement sans doute insuffisant, mais qui peut nous servir de guide ; c'est la similitude frappante qui caractérise notre époque avec celle qui fut si puissamment inaugurée par la venue de Jésus.

Pour obtenir la fusion de tous les cultes, il faut *la religion* (une *église nouvelle*), celle qui obtiendra une même adoration à force de mansuétude, d'esprit conciliant, de justice supérieure et qui ne s'imposera pas, comme l'oligarchie catholique, à l'aide du bras séculier et de sa justice temporelle.

Ce doit être l'objectif de tous nos efforts, que de parvenir à réaliser ce grand œuvre, ce résultat immense tant attendu et que tous les génies ont annoncé, que les prophètes ont prévu quant à la 3e révélation, pour les temps à venir.

Si la religion protestante abjurait ses opinions détestables et mauvaises selon nous, de l'enfer éternel et absolu, et rejetait son purgatoire pour les âmes désincarnées, peut être serait-elle mieux préparée que l'église catholique à fusionner les cultes ; n'oublions pas que sous le nom de révélation, de miracles, de grâce, que le mot Providence résume admirablement, on a déterminé une bonne moitié d'un travail essentiel d'intellectualité.

La foi universelle du genre humain a été rappelée à la pluralité des hommes instruits, aussi bien que les croyances générales, aussi bien que la constante intervention dans le monde de Parabrahm, le Dieu qui aime souverainement toutes les créatures et leur donne, par son intervention bienfaisante, le pouvoir de faire leur éducation.

Oui Dieu, par ses missionnaires, où nos Esprits guides, intervient en tout et partout, pénètre tout, et son action sur nous est continue, sans blesser notre raison et notre libre arbitre ; le mot Providence résume bien l'ensemble des demeures stellaires ; il est en rapports parfaits avec la pluralité des épreuves successives nécessaires à notre évolution.

Si les partisans de l'Eglise catholique, leurs directeurs, admettaient sur l'enfer et le paradis les explications lumineuses et véridiques généralisées désormais pour les hommes entachés du péché originel, les fidèles pratiquants seraient bientôt persuadés qu'une époque enfantine seule a pu accepter ces dogmes grossiers et que l'entente sénile sur ces dogmes, tels qu'ils sont exposés, fait trouver partout des coupables.

L'église catholique, en répudiant ces fausses interprétations, serait dans la voie divine véritable, elle aurait moins à faire, pour heureusement s'y engager et se mettre en accord avec la science et la nouvelle révélation.

*
* *

Le mal, pratiqué sciemment, et lorsqu'il découle d'une perversion dans les actes et la moralité, est infiniment pernicieux, plus que l'erreur et l'ignorance, ces plaies de l'intelligence.

Et pourtant, de la sainte charité, de la douce clémence, du pardon glorieux tel que l'entendait Jésus, qu'est-il advenu entre les mains des prêtres catholiques et des pasteurs protestants? Ils ont interprété, que *le péché contre le Saint-Esprit, contre l'amour et la charité, ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre* et cela, à leur point de vue intéressé.

En parlant ainsi Jésus visait, que soit dans le présent ou le futur de nos vies éternelles, celui qui ne sut pratiquer la bonté, la charité et la mansuétude pour tous ses semblables, celui qui préconisa la violence et la contrainte avec ses frères en humanité, celui-là ne se pourrait élever d'un échelon supérieur dans la vie spirituelle.

Christ pensait avec sagesse, en considérant les conséquences à venir. que la vie pratique et morale l'emportait sur l'intelligence subtile, autant que l'acte l'emporte sur la pensée.

Cela est de toute évidence, aveugle qui ne le sait distinguer. Ceux qui sont conviés à pratiquer la religion véritable, à se plonger dans le sein d'une église nouvelle et universelle, qui puisse sauvegarder le libre arbitre, la liberté de penser, le véritable esprit d'amour et de justice, se demandent justement, après avoir longuement médité sur cette haute question, s'il n'est point juste de savoir, d'une manière nette :

1° Si dans l'église romaine ou grecque ; si dans les temples protestants ou juifs, on n'a jamais failli contre le Saint-Esprit, contre le verbe éternel ?

2° Si ces communions diverses, y compris le mahométisme, le bouddhisme, et le brahmanisme, peuvent inspirer confiance aux chercheurs éclairés, pour diriger l'humanité aux temps qui viennent, par le concours de la simple raison et de la science enfin libérées des entraves qui les lient aux préjugés académiques?

L'histoire en main nous prouverons, avec la vive lumière que nous saurons lui emprunter, que l'église catholique a toujours cherché à égarer l'esprit public. en lui décrétant son mode de concevoir la croyance, en imposant son

non possumus aux questions *indiscrètes*, selon elle, des gens amis de la libre investigation.

Nous n'aurons que quelques mots à dire, quant aux dogmes protestants ; deux faits dominent leur situation : Au nom des ligueurs de ce parti religieux, et comme tous les partis politiques qui les ont combattus, des assassinats atroces se sont organisés pendant les luttes séculaires des guerres de Cent ans et de Trente ans, etc...

Au nom du calvinisme, leur chef supplicia horriblement le médecin et célèbre théologien *Servet Michel*, né à Villanneva, Aragon ; il le fit brûler vif à Genève, en 1553.

Calvin fut le dénonciateur.

Résolument, nous visons les abus collectifs, en mettant à l'écart les individualités, nous ne saurions trop le répéter : La mort de Servet est due à un abus collectif.

*
* *

Jésus a formellement dit, *qu'il serait toujours avec son église* (avec les bons et les élus de chaque siècle) *jusqu'à la consommation finale et que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle*.

Il voulait énoncer que le mal serait définitivement éliminé par le bien ; cela, il le voulait et l'annonçait, comme éducateur et chef d'une humanité nouvelle.

Cependant l'église catholique, interprétant à sa fantaisie intéressée cette perpétuité, nous dira, pour nous arrêter tout d'abord :

« Il est prouvé que notre église est, d'après les promesses du Christ, perpétuellement avec lui, conséquemment infaillible. Une église nouvelle, ou transformée, ne peut être qu'un rêve absurde. »

Cependant, Dieu fit la même promesse à la synagogue israélite ; au temps de la 2e révélation, l'église du Christ a pourtant rejeté, à l'arrière-plan, la synagogue et cette promesse de Jéhovah, dite formelle par les docteurs juifs : « Je t'épouserai pour l'éternité ; *Et sponsabote mihi in sempiternum* (Osée, 2, V. 19).

Cette promesse, en vérité, ne s'adressait qu'au corps de l'église ; la bonne parole ne pouvait être, ni pour les marchands installés à la synagogue, que Jésus missionnaire divin, flagella en les chassant du temple, ni pour les pharisiens fornicateurs et adultères.

La synagogue ne rêvait ambitieusement, que de royauté temporelle ; aussi, par le Seigneur, fut-elle rejetée avec ignominie.

Joseph de Maistre, nous l'avons prouvé surabondamment, a fait justice des prétentions des mosaïstes et des catholiques, quant à ce texte avec lequel ces églises ont toujours voulu interdire toute nouvelle révélation, tout nouvel *enseignement du père*.

Oui Jésus s'adressait à ses adeptes réels, interprétateurs fidèles de son Esprit, ceux que l'Eglise des premiers siècles lui fournit à profusion ; mais,

lorsque la communion si simple et si fraternelle des fidèles à Christ, fut modifiée en ses préceptes supérieurs, et violée savamment par la caste cléricale et oligarchique contaminée de vanité et d'ambition, Jésus réserva sa parole aux successeurs véritables de son église primitive, si fraternelle.

Jésus voulait qu'en tout et partout régnâssent absolument, et la solidarité effective et la justice, par des actes constants.

« Ma parole sera pour ceux qui sont en esprit et en vérité avec moi, a dit le Seigneur ».

Ces serviteurs-là sont actuellement, en dehors des églises militantes vouées à la politique et à l'amour de l'or.

*
* *

Si la synagogue a vu sa puissance passée, tomber entre les mains des évêques catholiques, mais avant ces derniers parmi les serviteurs de l'église chrétienne primitive, c'est que son pouvoir lui fut enlevé, et transféré justement. Alors, des juifs adhérèrent au nouveau mouvement d'idées inspirées par Jésus, et ce fut un noyau fidèle.

Le Sanhédrin, ce conseil suprême à Jérusalem, savait que dans le désert, Jean-Baptiste inspiré par Elie et revêtu de sa force, annonçait la venue du Messie, comme bien d'autres prophètes. Ce messie tant attendu, elle voulut le méconnaître et ce juste, elle le crucifia avec l'assentiment d'Hérode ; la politique exigeait, disaient ces Pharisiens, que ce novateur si doux fût sacrifié aux intérêts de l'État.

Actuellement, n'est-ce pas encore la ligne de conduite de toutes les oligarchies militaires et religieuses, quant à la vérité ?

Oui, Jésus fut exposé entre deux larrons, sur la croix d'infamie, car les prêtres de la synagogue ne voulurent pas accepter sa morale sublime, les œuvres voulues par le Grand Maître et annoncées par Isaïe, Jérémie, Daniel, et avant eux par le fondateur de la nation israëlite : Moïse le grand législateur. Ils ne savaient plus ce que c'était que l'Esprit de justice.

Cependant par la tradition juive, un troisième temple devait renverser le second, « déjà façonné et construit dans les demeures célestes » ; et pour ce temple-là, selon les promesses sorties de la bouche d'Osée et adressées à l'église juive, Jésus renouvellerait pour son église future, son solennel : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».

Les juifs de l'ancienne synagogue et ceux de la nouvelle, ne peuvent exciper (et de même les églises chrétiennes) de cette expression qui, si elle est différente des premières, en conserve le sens caractéristique.

L'Esprit de vérité doit venir, a dit Joël, et Christ l'a confirmé, puisque la Pentecôte n'en est que le fait restreint, l'humanité divine étant symboliquement représentée par les apôtres.

Tout concorde dans ces admirables prophéties et s'y harmonise à merveille ; la Jérusalem céleste descendra spirituellement des cieux, a dit l'Apocalypse de saint Jean.

Le véritable sens des promesses ci-dessus énoncées nous est connu ; il s'applique à l'église vraie, non pas à ses membres individuellement gangrenés, mais à son corps unitaire et générique.

Au jour de l'avènement de l'Esprit, cela est pressenti, si bien des chrétiens endurcis deviennent des réprouvés comme habitants de la terre, laquelle sera devenue le domaine heureux des justes, bien des juifs se convertiront au christianisme pur dont ils auront compris la haute importance, au nom du spiritisme qui représente la troisième révélation.

La science, unie au fait spirite mieux expérimenté, et démontré, produira ce revirement nécessaire, fatal et logique, cet épurement du domaine de l'homme, car la charité véritable, cette vertu éminemment chrétienne, a fait défaut aux fils de l'église catholique. Nous examinerons ce fait, en allant.

L'infaillibilité, ce privilège fabuleux, a pourtant été revendiqué comme une bien frivole conjecture, parce que le fils de Dieu est le corps et la tête de l'église, aurait écrit saint Paul, en ces paroles : « Le mari est la tête de l'épouse, comme le Christ est la tête de l'église » (*Epistola ad colossences*, 1,18. — *Epistola ad Ephesias*, *V.* 23.)

De ce que l'Eglise a prétendu qu'elle était le corps mystique de Jésus, est-ce une raison qu'elle soit la seule détentrice de la haute sagesse de ce professeur chrétien ?

Nécessairement, les qualités intellectuelles d'un époux, ne sont point données à la femme par le fait du mariage, quel qu'il soit.

Sur ces paroles, qu'on a voulu interpréter subtilement, on a basé l'infaillibilité papale, ce qui est étrange et peu rationnel, ce semble.

*
* *

Dans *Epistola prima ad Corinth.*, XII, 27. saint Paul employait sa parole toujours pleine de figures ; ayant dit aussi aux simples chrétiens qu'ils *étaient le corps du Christ*, faut-il que chaque adepte du christianisme se déclare infaillible, suivant en cela l'exemple donné au dernier concile ? Certes, ils ont le droit de s'arroger l'infaillibilité, aussi bien qu'un porteur de tiare, s'ils sont chrétiens.

Comment de paroles si communes, à moins qu'on ne soit superstitieux à l'extrême, tirer des conséquences si extraordinaires, en violentant le sens si original des paroles de l'apôtre Paul !! Des individualités chrétiennes, même païennes, ont de temps immémorial employé ces titres figurés, on en citerait des milliers ; c'est une simple prétention, et chaque église ancienne ou moderne a affirmé qu'elle était la colonne de la vérité, son seul appui. De là, à l'infaillibilité, il y a un abîme ; mais nos casuites seraient amis de la science, et de la saine raison, s'ils étaient des interprètes fidèles du sens véritable des paroles de Paul !

Ce n'est point ce qu'ils veulent établir, en usant des termes métaphoriques

dont l'apôtre s'est complaisamment servi; ce constat frappe tout esprit éclairé.

« Je vous écris ceci, disait saint Paul à un évêque (*Epistola prima ad Timot.* III, 14), afin que vous sachiez comment il faut se conduire dans une maison de Dieu, qui est une église du Dieu vivant, une colonne et un appui de la vérité. »

L'Eglise catholique a traduit ainsi que suit ces paroles, pour se donner le haut et puissant privilège de l'infaillibilité ; remarquons qu'en s'écartant du texte, en sa signification précise, elle abuse misérablement les fidèles superstitieux : « La maison du Dieu est l'église du Dieu vivant (dit-elle), la colonne et l'appui de la vérité. »

Pour rétablir en vérité la parole de Jésus-Christ et de ses apôtres, il faudrait une sévère sélection dans les bibles et livres saints modernes, tous ornés des plus belles interpolations.

En poursuivant cet examen nécessaire, indispensable aux masses abusées qui veulent en bien connaître, nous citerons ce démarquage d'une autre instruction (*Evangelium* de saint Mathieu, XXIII, 2). « Les scribes et les pharisiens occupent le siège de Moïse, a dit Christ; en conséquence, observez et faites tout ce qu'ils vous diront d'observer, mais n'imitez pas leurs actions, car ce qu'ils disent ils ne le pratiquent pas ». Or, catholiques moutonniers, vous ne devez pas obéir à ce qu'ordonnent les instructions des papes et de son église (qui est infaillible vraiment), à l'exemple des Juifs qui devaient admettre toutes les observances des maîtres de la Synagogue, ces successeurs de Moïse, mais ne point imiter leurs actes. Oyez et entendez.

De quel droit, aussi, appliquer à tous ce qui fut dit pour un seul pontife, comme ces paroles de Christ à Pierre, dont se prévalent les superstitieux (*Evangelium* de saint Luc, XXII, 32). « J'ai prié pour vous, afin que votre « foi ne défaille pas. Lorsque vous serez enfin revenu à vous-même, affer- « missez vos frères... Je vous le déclare aujourd'hui, avant le chant du coq, « vous nierez trois fois me connaître. »

Dans la primauté de l'église, on a conclu de ce qui précède, que les successeurs de l'apôtre étaient infaillibles, comme ils le furent toujours. C'était interpréter un simple accident pour le mieux généraliser, en se donnant le droit, pour un défaut de courage momentané, de déterminer que ce qu'avait prévu Jésus en tant que défaillance de Pierre, et uniquement pour lui, était au bénéfice des évêques tiarés de Rome et de leur puissance spirituelle qui ne se pouvait tromper désormais.

Ecouter l'église, ne suppose pas qu'elle ne puisse se tromper, pas plus que suivre les enseignements du Mosaïsme, était reconnaître son infaillibilité ; Christ s'est exprimé avec clarté, ce semble : il a dit d'*observer* ce que disent les princes et les prêtres de la synagogue, mais sa maxime a restreint les cas de crimes et d'erreurs auxquels on ne doit pas être soumis.

Ce qui est dit du mosaïsme, est donc applicable au catholicisme.

*
* *

Dans *Evangelium* de saint Mathieu, XVI, 6, Christ recommande aux apôtres *D'examiner et de se garder du levain de ces docteurs, des parties corrompues de leur enseignement.* Aux théologiens il reprochait publiquement (*Evangelium* de saint Mathieu, XVI, 12) *D'abolir la loi de Dieu par leur tradition.* (*Ibid*, XV, 6).

Dans *Evangelium* de saint Mathieu, XVIII, 15, les scoliastes de la théologie, superstitieux, habitués à amplifier et exagérer la portée d'un texte, ont voulu de même tirer le privilège de l'infaillibilité, pour l'église catholique, de cet argument : *Celui qui refuse d'ecouter l'église, doit toujours être pour nous un païen ; donc, jamais elle n'enseigne de doctrines fausses.* Or, dans le texte, torturé ainsi, il s'agit simplement d'une école locale, non de l'église.

Christ, pour ramener à ses devoirs un coupable, indique ces moyens : « En particulier, tout d'abord lui adresser des représentations ; puis les réitérer si elles sont infructueuses, en se faisant aider, et enfin se servir du prêtre de l'église dont le coupable peut dépendre pour dissiper en lui, et lumineusement avec l'ascendant que possède la vertu et l'autorité, l'obstination de l'homme qui se plaît à mal faire. S'il y a persistance dans le vice, que cet être ne soit plus classé au nombre des fidèles. »

C'est bien tout ce qu'enseigne Jésus selon l'évangile de saint Mathieu, V. XVIII, 15, que voici : « Si votre frère a péché contre vous, allez le « reprendre entre vous et lui seulement. S'il vous écoute, vous avez gagné « un frère. S'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux « personnes, afin que tout ce qui sera dit soit appuyé de la parole de deux « ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dites-le à l'Eglise. Et s'il « refuse d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour vous un païen et un publicain. » Dans cet enseignement si sage et si simple, où donc se trouve l'important et outrecuidant privilège de l'infaillibilité ? On a distendu démesurément ces paroles pour en tirer des conséquences excessives.

A l'égard des autorités humaines, les préceptes de soumission se comprennent ainsi, chacun le sait, et Restriction tacite dans les cas suivants : si cette soumission s'écarte du devoir, de la vérité, de la justice, elle devra ne plus être ; elle se refusera et s'éloignera.

Donc, Jésus exceptait les instructions coupables et fausses) et cela *intentionnellement*) de la soumission comme l'ont voulu les scribes.

Certes les apôtres, en prêchant l'obéissance, n'ont point recommandé que le crime, l'erreur, le mensonge puissent mériter une soumission stupide et coupable de la part des fidèles ; ils entendaient l'obéissance au maître par le serviteur, le respect des fils pour le père, la fidélité respective des époux, l'obéissance du sujet au souverain et de la nation pour les lois qu'elle s'est données, chap. IV, par. 5. De plus, la théologie scolastique, en osant déclarer

que chaque église de village est infaillible, s'est permis de poser un principe faux et monstrueux, voici pourquoi :

D'après cette théologie, Jésus eût voulu qu'on déférât les offenses qui ont lieu dans la chrétienté, au tribunal de l'Eglise universelle, et non à l'autorité des églises locales ; mais cette église universelle pourrait-elle bien les juger toutes, après les avoir entendues ? et la possibilité, pour ce tribunal unique, d'entendre les innombrables offenses qui se commettent chaque jour ! !

Donc, par son interprétation fantaisiste du mot Eglise, cette théologie scolastique commet un contre-sens bizarre et fantasque, qui atteindrait le progrès, la marche en avant de la science et de la libre recherche, si elle était acceptée par l'homme soumis et avachi.

Autre prétention fantasque ; Jésus ayant dit à Pierre : « Je vous déclare « que vous êtes Pierre ; sur cette pierre je bâtirai mon église, et les puis- « sances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les « clefs du règne des cieux ; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans « les cieux, et ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ». *Evangelium*, saint Mathieu, XVI, 13. »

C'est l'argument principal et essentiel dont se sert la théologie scolastique, pour faussement l'interpréter comme toujours, et superstitieusement et hardiment en conclure à l'église infaillible, en se servant aussi de cette parole dite par Jésus à ses disciples en commun : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. *Mathieu*, XVIII, 18. *Evangelium.* »

Enseigner le bien et prêcher contre le mal, c'est délier et lier, et c'est ainsi que Christ l'a compris et expliqué, en disant au chef des apôtres *qu'il lui donnera les clefs du royaume des cieux.*

Le pouvoir de *lier* et de *délier*, a dit le Dr Selden, « c'est celui de prononcer sur ce qu'il y a d'illicite et de licite. Ces expressions se rencontrent mille fois, avec ce sens, chez les auteurs du *Talmud... Lier, c'est déclarer illiciter* ; *délier, c'est déclarer liciter* » (*De synetris veterum hebrœorum*, 1, 2 et 7, n° 2).

C'est donc bien en Judée, ce que l'on entendait par les termes *lier* et *délier* ; et, en parlant à ses disciples en commun, Jésus, à l'instant même, recommandait qu'en certains cas, les offenses dont on avait à se plaindre devaient être déférées aux prêtres des églises.

Une phrase se trouve expliquée par l'autre, d'une manière nette et claire, car elles se suivent immédiatement.

Nous examinerons, d'après l'histoire, ce que quelques-uns ont osé soutenir, qu'elle résidait dans les papes eux-mêmes, cette infaillibilité, et mieux encore, dans les conciles ! !

Mais ils n'oseraient pas soutenir, en poussant plus loin leur argumentation erronée, que chaque fidèle possède une part de cette toute-puissante infaillibité.

*
* *

Pour réagir contre cet état d'esprit si dangereux, il faut créer des êtres conscients, à l'aide d'une éducation nouvelle, capable de changer cette mentalité humaine.

L'Eglise catholique seule, avec son infaillibilité, ne voulant être ni une opinion, ni une philosophie, ni accepter comme toutes les religions la part de liberté limitée à laquelle elle a droit, veut toutes les libertés et dominer toutes les opinions ; le droit divin étant son apanage, tout en émergeant au budget, elle ne veut point être l'égale, devant la loi, de tous les autres systèmes philosophiques et des croyances diverses que l'état subventionne.

La liberté diminuerait cette Eglise ; elle l'offense, car elle vise au pouvoir absolu. Pour elle, c'est déchoir, devenir une erreur possible, et renoncer aux privilèges dont elle a tant bénéficié.

L'Eglise feint d'accepter le régime de la société civile, pour le mieux étouffer ; elle a tort, et finira comme l'a dit Renan : « Par se voir écartée et sentant sa domination perdue, elle sera méchante et mordra comme un chien enragé. »

En attendant, le pape et ses défenseurs sont devenus républicains, socialistes, progressistes et humanitaires, prenant un masque selon la circonstance, un *Mlac*.

Il est temps, ce semble, que les catholiques se réclament du contempteur des riches et des pharisiens, de Jésus et de son discours sur la montagne.

Le véritable agent de la religion universelle, le spiritisme, ce porteur de la troisième révélation, secondera la vieille Eglise et l'aidera à remonter à la source chrétienne, vers le Christ révolté qui condamna les abus et l'absence complète d'esprit de justice dans le sacerdoce.

Alors, entrée dans le rang et désormais se refusant à l'intolérance, l'église nouvelle sachant évoluer, adoptera les vérités lumineuses, rationnelles et scientifiques pour ne plus être *une religion*, mais LA RELIGION.

P. G. LEYMARIE.

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

CHEZ LES HÉBREUX

CHAPITRE X

Les Hébreux ou Sémites (*fils de Sem*) prétendaient être les premiers nés de l'humanité. Ils paraissent détachés d'une souche dénommée *Couschitique*, par les Anthropologistes. Or ce fait est absolument démenti, car l'on retrouve dans les langues sémitiques des restes d'agglutination provenant de précé-

dents idiomes, d'idiomes plus anciens ; donc la langue hébraïque ne peut être considérée comme la langue primitive, si toutefois il en a jamais existé une, spéciale, ce que nous ne voulons pas discuter en ce moment.

Mais les Hébreux avaient (ceci est indiscutable) une *Doctrine Esotérique*, qu'ils tenaient certainement des Hiérophantes Egyptiens.

C'est là un fait indiscutable, puisque Moïse, initié Egyptien, était prêtre du sanctuaire de Memphis.

Tout l'Esotérisme hébraïque est contenu dans la Kabbalah et celle-ci dans tous les livres sacrés hébraïques. On peut donc dire que la kabbalah est la résultante de la science Esotérique Egyptienne, dérivée elle-même de la Doctrine Esotérique Hindoue qu'avait apportée une émigration vers l'Egypte avant leur exode de l'Inde, sous la conduite de Menès.

Que signifie ce terme kabbalah ? Il signifie *Tradition*. Dans la plus haute antiquité, ce terme paraît n'avoir eu qu'une acception purement religieuse ; c'était une sorte de théologie secrète qui enseignait à découvrir le sens mystique et secret des livres sacrés, des *Saintes Ecritures*.

Ce qui prouve bien que chez les Hébreux, la kabbalah ou doctrine secrète s'apprenait par tradition orale, c'est que même au IIIe siècle avant J.-C., il en était ainsi ; nous voyons en effet les *Thanim* ou professeurs de Déologie l'enseigner oralement. Ajoutons que ce sont les dictionnaires et les lexiques qui donnent à ce terme de *Thanim* le sens de professeurs, mais un grand nombre d'Hébraïsants, le regretté Ad. Franck entre autres, donne à ce terme la signification d'*organes de la tradition* ; ce qui prouverait que si ce terme signifie aussi professeurs, ceux-ci ne donnaient pas leurs leçons par écrit, mais oralement. Juda dit *le Saint*, paraît avoir été le continuateur de ces *Thanim* qui enseignaient sans aucun doute la kabbalah, véritable *Doctrine secrète* sur la Cosmogonie et la nature de Dieu. Ceci démontre évidemment que l'ancien judaïsme possédait, comme toute religion, sa *Doctrine secrète* que le vulgaire devait totalement ignorer.

Cependant les livres sacrés des Hébreux contiennent toute la kabbalah ou Doctrine secrète ; voilà pourquoi ils renferment un sens caché, qu'on ne saurait comprendre sans posséder une clef pour leur lecture ; voilà pourquoi encore la kabbalah est une science longue et difficile à apprendre.

Pour s'initier à la kabbalah, il faut beaucoup de temps et beaucoup de travail ; il faut étudier, méditer et comprendre les écrivains Hébreux de la Collection de Pistorius, surtout le *Sepher Jetzirath* ; il faut étudier aussi la philosophie d'amour de Léon l'Hébreu, le grand et important livre du *Zohar* dont une partie a été traduite par un anonyme (1) ; on peut également cod-

(1) Cette étude a paru dans la Revue la Haute Science (années 1893 et 1894) ; puis

sulter le *Zohar* (dans la collection de 1684, intitulée : *Cabala Denudata*) ; la Pneumatique cabalistique, puis les écrits de Reuchlin, de Gelatinus, de Kircher, de Pic de la Mirandole ; le Talmud dénommé par Guillaume Postel, la *Genèse d'Hénoch* et enfin le beau volume d'Aldolphe Franck sur la kabbale, dont la seconde édition n'a paru qu'un demi-siècle après la première, c'est-à-dire en 1887. On pourrait lire aussi avec beaucoup d'utilité le *Livre du Jugement* d'Albert Jhauney.

La kabbalah vient donc de Moïse, qui la tenait des Egyptiens ; on sait que la nation juive avait émigré en Egypte comme une famille nomade composée de soixante-dix membres environ (1). Ayant séjourné dans ce pays plus de 400 ans, cette famille devint un grand peuple, qui traversa plus tard la mer Rouge. Il n'est donc pas étonnant que l'Esotérisme juif et l'Esotérisme égyptien aient de nombreux points de contact et de ressemblance, puisqu'ils proviennent l'un de l'autre et qu'ils dérivent tous deux de la même origine asiatique. Il nous serait facile d'établir de nombreux rapprochements entre les croyances des deux peuples, et puis ramener celles-ci aux croyances hindoues, mais le lecteur pourra lui-même établir des parallélismes et des rapprochements faciles entre les trois croyances. Dans le courant de cette étude, nous aurons occasion de revenir sur ce même sujet.

On divise la kabbalah en deux grandes sections : la première *Bereschit*, renferme la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde ; l'autre section la *Mercava*, *Mercaba* contient la connaissance des choses surnaturelles.

Les Mondes, d'après la kabbalah.

Rien ne peut rien produire ; or, donc la matière ne peut être sortie du néant !

La matière à cause même de sa vile nature ne doit pas, ne peut pas devoir son origine à elle-même, d'où il s'ensuit que tout ce qui est, est Esprit. Celui-ci est incréé éternel et il porte en lui le mouvement, par conséquent cet esprit est l'Ain-soph, même, c'est-à-dire le Dieu infini, l'Inconnaissable, l'Innomable ; aussi plus les choses sont proches de leur origine, de leur source et plus elles sont grandes, infinies, divines et récipro-

en un volume chez Chamuel, éditeur, Paris 1895. Mais ce n'est pas là une traduction intégrale, totale, car le Zohar comporte *trois volumes* de texte rabbinique compacte et l'œuvre de M. Chateau, que nous mentionnons ci-dessus, ne fournit qu'un petit volume. Il serait donc fort désirable qu'une société d'érudits hébraïsants traduisit le *Zohar* tout entier, qui est une véritable mine des traditions esotériques des plus curieuses au point de vue de l'Occultisme et même nous ajouterons de la *Question juive*.

(1) Moise, 11, 1.5.

quement plus elles en sont éloignées, plus leur nature est avilie, dégradée, matérielle, mauvaise.

Le monde est distinct de Dieu, comme un effet de sa cause, mais non comme un effet passager, mais permanent. Or le monde étant une émanation de Dieu même qui, par son essence est entièrement caché ou plutôt incompréhensible et n'a voulu se manifester que par ses émanations, lesquelles émanations ont créé quatre mondes différents : les mondes *Azileutique*, *Briahtique*, *Angélique* et *Asiahtique*.

La kabbalah reconnaît dans l'Univers quatre mondes également. Ce sont : *Briah* le monde divin des causes, habité par les âmes, les esprits moins rapprochés de leur origine que les Séphirots, sous la bienveillante influence desquels ils se trouvent placés dans la hiérarchie kabbalistique, ce monde s'appelle le *Trône de la gloire*.

Le *Jetzirat* est le monde intellectuel des pensées, on le nomme aussi monde Angélique ; les purs esprits qui l'habitent ont pour chef *Métatron*, qui seul a la faculté de voir Dieu. Le troisième monde *Asiah*, est celui des phénomènes, il renferme des corps composés d'une matière très divisible, changeante et destructible.

Au-dessus de ces mondes, se trouve *Aziluth*, c'est-à-dire le monde inaccessible de l'ineffable divinité, il est peuplé des *Séphiroths* (splendeurs-lumières) sorties de l'Etre infini, comme sort du feu et du soleil la chaleur. Dans celui-ci sont créées les âmes qui y planent comme les nuages dans l'aither.

De ces quatre mondes ou sphères où descendent les émanations divines : Aziluth est le plus pur, puis vient Briah, ensuite Jetzirat, enfin Asiah.

Pour éprouver les âmes, Dieu les laisse traverser tous les mondes, tomber même jusqu'à *Asiah*, c'est-à-dire dans le monde inférieur.

Quand l'âme a quitté Aziluth, elle descend et s'abaisse, elle connaît l'ignorance, la faim, le remords, le désespoir, l'esclavage, l'égoïsme, la haine, l'avilissement et la mort.

Puis, quand l'âme commence à aimer son prochain et désirer Dieu, elle retourne et récupère son ancienne noblesse, son innocence ; alors son évolution recommence et elle passe d'*Aziah* dans *Jetsirat*, puis dans *Briah*, enfin, elle rentre dans *Aziluth* son point de départ.

L'ame après la mort

La kabbalah admet que l'âme est immortelle, que sa vie sur la terre n'est seulement qu'un temps d'épreuves entre sa préexistence et sa postexistence, tandis que la mort n'est qu'un passage, une transition à un mode d'existence nouveau et plus spiritualisé que la vie *Sthulique*, la vie physique.

La kabbalah voit dans l'homme un Dieu déchu, mais appelé à retourner finalement dans le sein de Dieu.

Par les dernières lignes, on voit que la kabbalah est, sans conteste possible, originaire de l'Inde, puisque le Bouddhisme Esotérique le plus ancien reconnaît que tous les hommes ou du moins l'âme des hommes doit un jour retourner au Nirvâna, dont elle est une émanation.

Mais d'après la kabbalah, cette réunion à la source dont elle est émanée n'est pas possible à l'homme dans l'état actuel où il se trouve, en raison de sa matérialité grossière. Il faut donc que l'homme s'épure de plus en plus, se spiritualise, afin de réintégrer sa puissance et ses pouvoirs originels, ses pouvoirs psychiques. Mais quelle longue suite d'existences l'homme doit parcourir pour atteindre ce but final ? La kabbalah ne le dit point ; nous ne pouvons nous en faire une idée, que par ce que nous apprend la Doctrine Esotérique hindoue.

La kabbalah distingue un très grand nombre de morts ; mais il en est deux principales ; celle qui vient d'en haut et celle qui vient d'en bas. La première consiste en ce que la Divinité diminue successivement ou supprime même brusquement son influence sur *Neschamah* et *Ruach* ; alors *Nephesch* ayant perdu ce qui l'animait est par là même abandonné. La seconde espèce de mort consiste en ce que le corps, forme d'existence inférieure et temporaire, se désorganise sous l'influence de quelque trouble ou de quelque lésion et perd la double propriété de recevoir d'en haut l'influence vitale qui lui est nécessaire et d'exciter Nephesch, Ruach, Neschamah pour la faire descendre à lui.

Mais la mort s'effectue pendant une période de temps beaucoup plus longue qu'on ne le croit généralement, car le Nephesch, le Ruach et le Neschamah (corps, âme, esprit) se séparent et se dissocient l'un après l'autre. Neschamah, qui a son siège dans le cerveau et qui a été le dernier à s'unir au corps matériel, est le premier qui le quitte et s'en sépare et cela quand la mort est naturelle, même avant le moment que nous avons l'habitude d'appeler la mort. Il ne laisse dans Merkabah (mot à mot : *char*, c'est l'instrument ou véhicule, par lequel l'esprit agit dans le corps) qu'une illumination. La personnalité peut subsister sans la présence de Neschamah, mais en même temps le Ruach se développe et grandit et peut alors percevoir ce qui dans le courant de la vie restait pour lui caché. Sa vue peut percer l'espace où il peut distinguer ses parents et ses amis défunts. — Quand vient le tour de Ruach de quitter la terre, il se répand dans tous les membres du corps pour en prendre pour ainsi dire congé, puis il se retire dans le cœur ; c'est le moment de l'*agonie* pendant lequel Ruach a à se défendre contre les *mazkim*, stryges ou mauvais esprits, qui se précipitent

sur le cadavre à la manière des mouches vertes sur la chair en putréfaction. La séparation de Ruach, du corps est plus ou moins pénible et douloureuse suivant l'état spirituel et moral du moribond. Elle peut être agitée et très pénible, comme aussi très facile et sans douleurs ; la vie s'éteint à la façon d'une lampe sans huile. C'est dans le cœur qu'est la racine de la vie pour *Ruach* qui pendant l'existence terrestre se dilate dans tout le corps et se forme deux autres centres d'action dans le cerveau et dans le foie.

C'est dans le cœur que Ruach s'attache à la *Vie matérielle* et c'est dans le cœur qu'il la termine et s'en arrache. Les clairvoyants perçoivent très bien l'âme s'échapper de la bouche, comme le représentent du reste toutes les *Iconographies* religieuses. Elle sort de la bouche sous l'aspect d'une flamme agitée et comme elle n'est point encore assez mobile, ni assez confiante pour pouvoir et savoir passer à travers les murs, il faut toujours avoir soin d'ouvrir une fenêtre dans la chambre du trépassé.

Le Talmud distingue 900 espèces de morts différentes, plus ou moins douloureuses. La plus douce de toutes est celle qu'on nomme *le Baiser*. La plus pénible est celle dans laquelle le mourant éprouve comme la sensation d'une épaisse corde de cheveux qu'on arracherait du gosier. Une fois Ruach parti, l'homme semble mort, il n'en est rien cependant, car Nephesch, qui est l'âme de la vie élémentaire et matérielle, habite encore en lui. C'est Nephesch qui, arrivé le premier dans l'homme en part le dernier. Il a son siège dans le foie et à la mort, il se répand dans tout le corps ; mais les maskim faisant irruption, il est obligé de se retirer du corps. Cependant, il ne peut se décider à abandonner complètement cette dépouille, cette vile *coque*, avec laquelle il a vécu ; aussi reste-t-il auprès d'elle et ne s'élève-t-elle dans l'atmosphère, dans *le plan astral*, que lorsque survient la putréfaction, qui le chasse. Mais, même après s'être décidé à partir, à s'élever, il reste encore dans le tombeau une partie de lui. C'est cette portion que la kabbalah appelle le *Habal de Garnim* ou *Souffle des ossements*, *Esprit des ossements* et les diverses écoles d'occultisme : corps astral, périsprit, corps lumineux, corps glorieux, corps de ressurrection.

Dans la tombe, le *Habal de Garnim* est dans un état de léthargie obscure, qui pour le juste est undoux sommeil ; plusieurs passages de Daniel, des *Psaumes* et d'Isaïe y font allusion.

Comme cet *Esprit des ossements* conserve dans la tombe une certaine sensibilité, le repos de ceux qui dorment leur dernier sommeil peut être troublé de toutes sortes de manières. C'est pour cela qu'il était défendu chez les juifs d'enterrer l'une auprès de l'autre, des personnes qui avaient été ennemies pendant leur vie, ou de placer un saint homme auprès d'un criminel. On prenait soin, au contraire, d'enterrer ensemble des personnes

qui s'étaient aimées. Le plus grand trouble pour ceux qui dorment depuis peu dans la tombe est l'évocation, car alors même que Nephesch est parti, *l'Esprit des ossements* reste encore attaché au cadavre et peut être évoqué. Cette évocation atteint en même temps *Nephesch*, *Ruach* et *Neschamah*, qui, bien que chacun vive dans le séjour distinct où il est allé, n'en reste pas moins unis l'un à l'autre par un lien fluidique au moyen duquel, l'un ressent ce que les autres éprouvent. C'est pour cette raison que Moïse défendait d'évoquer les morts.

Quand les différentes parties constiuantes de l'homme ont été séparées par la mort, chacune d'elles se rend dans la sphère vers laquelle l'attirent sa nature et sa constitution, accompagnée par les êtres qui lui sont semblables et qui entouraient déjà son lit de mort, car d'après la kabbalah, l'Univers entier qu'elle appelle *Aziluth*, comprend tous les degrés matériels, depuis le plus grossier jusqu'au plus subtil ou spiritualisé ; et il est divisé en trois mondes qui sont, nous l'avons vu, en les nommant en progression croissante de pureté : *Asiah Jetsirah*, et *Briah*. C'est dans ces trois mondes que se rendent successivement et l'un après l'autre *Neschamah* (dans Briah) *Ruach* (dans Jetsirah) et *Nepheseh* (dans Asiah) ; car l'homme (le *microcosme*) possède en lui les trois mêmes divisions fondamentales que le *Macrocosme* même.

Asiah est donc le monde matériel dans lequel nous nous mouvons ; et ce que nous en percevons par nos sens, n'en est que la partie tout à fait inférieure et la plus matérielle. C'est ainsi que de notre être nous ne pouvons voir que la partie la plus matérielle : le corps. A la mort, le corps dissous et décomposé, reste dans la partie tout à fait inférieure du monde d'Asiah, mais comme nous l'avons dit plus haut, le *Habal de Garnim* ou *Esprit des ossements*, reste uni à lui. Ce dernier n'est pas visible pour nous ; « si nos yeux pouvait le percevoir, dit le *Zohar*, nous pourrions voir la nuit, quand vient le Schabbath, ou à la lune nouvelle, ou aux jours de fêtes nous verrions, les Dinkim (spectres) se dresser dans les tombeaux pour louer et glorifier le Seigneur ».

Les sphères supérieures du monde d'Asiah servent de séjour à Nephesch. Ruach lui, trouve dans le monde de Jetsirah un séjour approprié à son degré de spiritualité. Nous avons dit qu'il était le siège de la volonté, aussi est-il l'âme du mort, qui souvent vient s'entretenir avec les vivants qu'il a laissés sur la terre. Au contraire Nephesch est une espèce de *Larve*, abandonnée dans l'atmosphère, douée cependant d'instinct, quoique sans volonté bien précise, qui obéit aux évocations ; cette larve peut encore se remplir de matière pour se rendre visible (se revêtir de substance).

Enfin Neschamah répond au monde de *Briah* que le *Zohar* nomme le *monde du Trône divin.*

La Kabbalah dénomme *Zelem* le vêtement particulier sous lequel continue à subsister le Nepheseh, le Ruach et le Neschamah, et dont l'apparence répond à celle qu'avait l'homme de son vivant. Le *Zelem* est constitué de trois parties : une *lumière-intérieure* spirituelle et deux *Makifim* ou *Lumières enveloppantes.*

Dans toute espèce d'apparition, que ce soit celle d'un ange ou génie de l'âme d'un mort ou d'un esprit inférieur, ce n'est pas le *Zelem* lui-même que nous voyons par nos yeux, ce n'en est qu'une image qui, construite avec la vapeur subtile de notre monde extérieur, prend une forme susceptible de se redissoudre immédiatement.

Autant la vie des hommes sur la terre offre de variétés, autant est varié leur sort dans les autres mondes qu'ils vont habiter. Plus on a commis ici-bas d'infractions à la loi divine, plus il faut subir de châtiments et de purification. Le *Zelem* aussi se ressent de la vie qu'on a menée. « La beauté du *Zélem* de l'homme pieux, dit le *Zohar*, dépend des bonnes œuvres qu'il a accomplies ici-bas. Chez les hommes pieux, les Zélem sont purs et clairs, chez les pécheurs ils sont troubles et sombres ».

Aussi chacun des trois mondes *Asiah*, *Jetsirah* et *Briah* a son *Gan-Eden* (paradis), son *Nakar-Dinar* (fleuve de feu pour la purification) et son Geï-Hinam (lieu de torture pour le châtiment), etc...

Et c'est dans ces divers lieux que l'âme de l'homme (*Anosh*) réside suivant ses mérites ou ses démérites.

Disons en passant que le terme hébreu *Anosh* qui sert à désigner l'homme, s'écrit en copte et en égyptien *Ank* et signifie *vita*, *anima*. Numériquement on peut traduire Anosh par le nombre $365 - 1 = 364$ ou $365 + 1 = 366$, soit les phases de l'année solaire.

Les nombres des jours de l'année correspondent à l'homme septenaire ou deux fois septénaire, car il y a l'homme psychique et l'homme physique, soit donc $7 + 7 = 14$ qui correspond à $365 - 14$ soit $3 + 6 = 9 + 5 = 14$; tous ces nombres étant additionnés théosophiquement.

Etudions à présent l'Esotérisme chez les divers peuples anciens et modernes, ainsi que diverses personnalités ou auteurs ayant eu une influence plus ou moins considérable sur les *Etudes Esotériques.*

(*à suivre*). J. MARCUS DE VÈZE.

HUDSON TUTTLE

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

Le spiritisme moderne était à son aurore. Une ère nouvelle avait commencé pour l'humanité, en travail d'enfantement vers son idéal, « le beau, le bien, et le vrai » ; toutes larges s'étaient ouvertes les portes du temple du savoir et de la vérité où tous furent admis, sans distinction de race ou de culte, à venir s'initier dans la connaissance des lois divines et à puiser à la source même de la vie, les principes immuables de liberté et de justice sur lesquels sont fondées les destinées humaines. « La vérité nécessaire au genre humain a toujours été et sera toujours dans le genre humain, a dit Ballanche ; La révélation est essentiellement progressive. Dieu l'ac- « commode aux temps, aux lieux et au développement des intelligences ».

Tandis que les manifestations des coups frappés d'Hydesville, l'œuvre d'Esprits inférieurs, étaient venues affirmer d'une manière tangible, au commun des mortels, que l'âme survit au corps quand s'est joué le drame lugubre et mystérieux de la mort, les Esprits des sphères élevées, messagers directs de la volonté du Très-Haut, eux aussi avaient leur mission à accomplir et ont voulu laisser aux générations futures un témoignage ineffaçable de leur coopération à la grande œuvre d'émancipation humaine.

Comme au temps du Christ, c'est aux humbles qu'ils s'adressent ; c'est parmi les simples d'esprit qu'ils prennent leurs élus ; ce sont eux qui seront les initiés, les apôtres chargés de défendre et de propager la doctrine nouvelle.

Dans les sombres forêts encore vierge du nord de l'Ohio, un des états de l'Union américaine, s'était établie dans la première moitié de ce siècle, une famille de Colons du nom de Tuttle, descendant des Leland de la Nouvelle-Bretagne lesquels jouissaient aux Etats-Unis d'une grande notoriété comme médiums clairvoyants ; Hudson y vint au monde dans une modeste cabane en bois et il avait environ quinze ans quand eurent lieu les premiers phénomènes spirites dans l'état de New-York. C'était un enfant de nature délicate, impressionnable et timide, parlant peu et habitué de bonne heure à ne dépendre que de lui-même, trait caractéristique des enfants américains. Son instruction ne comprenait guère que des rudiments de l'enseignement d'une école de village et s'était bornée,en tout,à quatorze mois d'étude partagés avec les travaux de culture, et les soins de la ferme. La vie d'isolement et de méditation que menait le jeune homme, au milieu de cette nature agreste, avait contribué singulièrement à développer dans son âme can-

dide et quelque peu portée au mysticisme, les facultés médianimiques, jusque-là restées latentes et dont il était doué.

Ce fut au milieu de ces forêts si imposantes et si bien en harmonie avec l'état de son âme qu'il sentit un jour parler en lui l'Esprit divin et que, subissant la bienfaisante influence de ses guides spirituels, il écrivit d'une manière inconsciente et automatique, lui, l'ignorant, l'enfant inculte des bois, un des traités de philosophie les plus élevés et les plus profonds qui aient jamais été publiés et là, se retrouve à chaque page l'empreinte de sa divine origine.

Cette œuvre que nous nous bornons à mentionner ici pour en reparler plus en détail, plus tard, a pour titre : « La vie dans deux sphères ». C'est l'odyssée de deux âmes sœurs qui ont été unies sur terre et qui se retrouvent et évoluent ensemble dans le monde des esprits. Elle marqua le premier pas du jeune Tuttle dans la carrière spiritualiste et peut être considérée comme la clef de voûte sur laquelle est bâtie et repose toute la doctrine psychique.

La première édition du livre parut en 1860 et attira sur son auteur l'attention des hommes éminents de l'époque ; ils le prirent sous leur protection et lui facilitèrent les moyens de poursuivre ses études jusqu'alors encore si peu avancées.

Sous de tels auspices, guidé par de tels maîtres, l'intelligence d'Hudson ne fit que grandir et il put donner un libre cours à ses inspirations. Un an plus tard, il fit publier un ouvrage non moins remarquable et qui porte, comme le précédent, le sceau de son origine sacrée. « Les arcanes de la nature », tel est le titre du livre, est l'histoire de la terre, prise à son aurore, c'est-à-dire à l'état de nébuleuse jusqu'à l'époque de l'affranchissement de l'esprit revêtu d'immortalité. Plusieurs éditions en furent faites et la vogue qu'obtient l'ouvrage en justifie sa valeur. Il fut traduit en allemand et Büchner, dans son livre de « Force et matière », en a tiré de fréquentes citations. En le rééditant, l'éditeur le fit précéder de la préface suivante :

« Les Arcanes de la nature », l'œuvre d'un enfant illettré et sans expérience, écrite sans travail ni étude préliminaire, pendant les rares moments de loisir que lui laissaient les travaux manuels de la ferme, est une des preuves la plus convaincantes de la communication des esprits avec les mortels. Nous pouvons en outre affirmer, sans craindre d'être contredits, que tandis que tous les ouvrages écrits à la même époque sont tombés en désuétude, l'ouvrage d'Hudson Tuttle a acquis une telle prépondérance dans l'esprit des hommes de science, qu'il semble être composé d'hier. La description que fait l'auteur, de la création, n'a pas été contestée ; elle est conçue dans un langage simple, accessible aux esprits les moins cultivés ; et cependant,

on y trouve la solution de questions que des érudits et des philosophes ont vainement cherché à élucider. »

Pour donner une idée de la grandeur de la conception de l'œuvre et de son mérite réel, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le plan suivant, lequel a été élaboré. L'auteur a divisé son travail en cinq chapitres, dont voici les extraits :

1° Montrer comment l'Univers sortit du chaos par des lois établies et inhérentes à la constitution de la matière ;

2° Comment la vie prit naissance sur notre globe et décrire son histoire depuis son aurore jusqu'au commencement de l'histoire écrite ;

3° Comment les royaumes, les divisions, les classes et les espèces du monde vivant ont pris naissance sous l'influence de conditions agissant sur les éléments primordiaux ;

4° Comment l'homme évolua du monde animal et détailler l'histoire de son état primitif.

5° Enfin, montrer quelle fut l'origine de l'esprit et comment il est gouverné par des lois.

Il convient de faire remarquer, dit l'éditeur, que les vues de l'auteur sur l'évolution précédèrent de deux ans les théories émises par Darwin et que, ses idées sur la force, marquaient un progrès réel sur le degré des connaissances acquises à cette époque.

A quelque temps de là, l'illustre écrivain voulant compléter son œuvre scientifique, produisit « La philosophie de l'esprit ou le monde des Esprits », où, l'immortalité de l'âme, son origine, son évolution dans les différentes sphères de l'infini, ses lois et sa destinée, sont développées et prouvées avec une force de logique qu'aucune controverse n'a pu combattre. Puis, en 1867, parurent successivement : « Les arcanes du spiritualisme et les Etudes dans la science psychique », esquisses des différentes méthodes qu'il convient d'adopter dans la recherche des phénomènes relevant du domaine des Esprits. L'analyse que fit de ces ouvrages John Rutherford, un des meilleurs critiques de l'Angleterre, suffira pour en apprécier l'importance.

« Parmi les écrivains littéraires et philosophiques de la doctrine nouvelle « aucune n'occupe un rang plus élevé qu'Hudson Tuttle, de Berlin Heights « (Ohio).

« Dans ses études psychiques, le spiritualisme est défini sous d'inva- « riables lois et élevé à la hauteur de science. Le pont de communication qui « relie la terre aux zones spirituelles n'est pas seulement bâti sur un roc « solide, mais l'idée de l'immortalité de l'âme y est émise d'une manière « originale et envisagée sous une forme scientifique telle qu'elle est à la

« portée des intelligences les plus obtuses. Cette œuvre conçue par l'un des « premiers prosélytes à la cause, après plusieurs années de réflexion, est « illustré d'un grand nombre de faits qui lui sont personnels et on y trouve « surtout ce caractère particulier qui le distingue entre tous, cette émo- « tion extraordinaire de l'âme qui inspire et domine tous les actes de « sa vie. »

Dans la longue liste de livres publiés par Hudson Tuttle, n'oublions pas de citer certaines brochures qui complètent l'œuvre littéraire, scientifique et philosophique du grand écrivain. « L'idée de Dieu dans l'histoire ; « l'idée du Christ dans l'histoire ». « Religion de l'homme et éthique de science ». « Ethique de spiritualisme », offrent à l'esprit avide de s'instruire dans une des branches des connaissances humaines, qu'il importe le plus d'approfondir, une source inépuisable pour la méditation et le recueillement.

Tel est l'homme dont nous venons de faire, d'une manière bien incomplète l'esquisse biographique ; le travailleur infatigable et dévoué qui a consacré plus de quarante années de sa vie à la propagation et à la défense de la doctrine spiritualiste et que l'on trouve encore à la noble tâche qu'il s'est imposée, toujours prêt à éclaircir de sa longue expérience et de ses connaissances variées et profondes ceux qui, au milieu des doutes qui les obsèdent, dans la sombre nuit de leur âme inquiète et tourmentée, vont lui demander un conseil et réclamer son appui. Aujourd'hui, son nom est inscrit parmi ceux des plus illustres de cette pléiade qui comprend des sommités telles que le Dr Peebles, le professeur Rodes Buchanan, Charles Daubarn, le grand philosophe de la Californie, et d'autres dont s'honore à juste titre l'Amérique. S'il en est qui lui sont supérieurs comme écrivain, nul ne peut l'égaler dans l'élévation de ses pensées et la noblesse de ses sentiments qui, plus que chez aucun autre, portent l'empreinte de l'inspiration divine. Et comme il le dit, dans la préface d'un de ses ouvrages, toujours il est resté fidèle à ses principes, toujours il a obéi à la voix de ses guides spirituels, qui ont conduit ses pas chancelants à travers les sentiers épineux de la vie et qui n'ont cessé de l'entourer de leur influence sacrée.

C'est dans la brochure, qu'est-ce que le spiritualisme ? que Hudson Tuttle a nettement défini ses convictions et fait connaître sa profession de foi.

« Il n'est personne, dit-il, qui ne soit animé du plus vif désir de croire, « qu'il y a une autre vie au-delà de la tombe et que, les rives qui bordent « notre terre, ne soient unies à celles d'une autre sphère où ceux qui « nous y ont précédés nous attendent et veillent sur nous. Le dogmatisme « théologique, avec sa doctrine fallacieuse, a inspiré le dégoût et l'éloigne- « ment à ceux dont l'esprit a été éclairé et s'est élargi par les études scien-

« tifiques, et aujourd'hui ils veulent des preuves. A ceux-là, le spiritua-
« lisme offre la démonstration de ses principes au lieu d'une foi aveugle que
« l'église orthodoxe impose. Le spiritualisme est la connaissance de la na-
« ture psychique ou spirituelle de l'homme, et comme l'esprit est la force
« motrice de l'Univers, son étude est celle de la création ; elle n'est pas com-
« plète avant que l'inconnu ne devienne le connu. Il unit les phénomènes
« psychiques de tous les temps et de toutes les races humaines, en prou-
« vant qu'ils sont régis par les mêmes lois fondamentales.

« La théorie de l'évolution nous démontre que la longue série de transfor-
« mation depuis les êtres primitifs les plus infimes jusqu'à l'homme, à sa
« raison d'être et son but utile qui sont d'arriver par ce moyen jusqu'à l'être
« spirituel capable de conserver son individualité après la destruction du
« corps physique.

« La mort est la séparation de l'esprit — l'égo et sa forme astrale — du corps
« physique et n'affecte en rien ses connaissances acquises, ses sentiments,
« ses émotions ou ses facultés. La vie d'outre-tombe est la continuation de
« celle-ci, la mort ne produisant pas un changement plus grand dans la
« personnalité de l'être que celui de passer d'une chambre dans une autre
« ou de jeter bas un vêtement usé.

« L'esprit est soumis aux lois qui régissent le monde des Esprits comme
« l'homme subit celles qui gouvernent le monde matériel. Il possède un
« corps formé d'une substance éthérée et une intelligence identique à celle
« qu'il possédait sur terre, excepté qu'elle a progressé conformément aux
« lois de son évolution. Il s'ensuit que les connaissances acquises, le mé-
« rite et l'expérience de la vie terrestre forment le caractère de l'esprit pour
« son existence future.

« Il n'y a ni arrêt arbitraire, ni jugement dernier, ni médiation ou pardon
« pour le mal qu'on a commis, si ce n'est par l'amendement de celui qui a
« failli, par la souffrance morale et la culture spirituelle.

« L'homme est un esprit revêtu d'un corps physique, et comme tel est
« admis aux diverses sphères de l'infini ; il jouit de la présence de l'Esprit
« Universel, aussi bien pendant la vie terrestre que dans celle d'outre-
« tombe.

« L'esprit, soit qu'il soit revêtu de son corps physique ou qu'il en soit
« délivré, doit accomplir son propre salut.

« La doctrine de l'évolution de l'esprit implique en elle-même les préceptes
« suivants de morale :

« 1° L'homme n'a pas déchu d'un état primitif de perfection ; il n'a pas
« été et ne peut être abandonné de Dieu ;

« 2° Les médiateurs entre Dieu et l'homme sont ces esprits ou anges qui « lui révèlent la présence de l'Infini.

« Ce sont des sauveurs — tous et un — également essentiels à la diffu- « sion des lumières et à l'élévation vers l'idéal par excellence.

3° Le mal est l'imperfection d'un état inférieur de l'esprit en conflit avec « un état plus élevé et plus pur ; il doit fatalement disparaître.

« La vie terrestre est un lieu qui sert d'épreuve; l'immortalité n'est « pas conférée à l'homme par suite de croyances, mais c'est l'héritage pro- « mis par le Créateur à sa créature.

« La complète éducation de l'homme, physiquement, intellectuellement, « moralement et spirituellement, tel est le but du spiritualisme.

« En offrant à l'homme les mobiles les plus nobles, il développe en lui les « aspirations les plus élevées, stimule ses efforts et lui inculque l'indépen- « dance. Il le délivre à la fois de sa servitude à une autorité arbitraire et à « la croyance d'un livre. La seule autorité est la vérité ; son interprète, la « Raison.

« La noblesse, la pureté et la magnanimité de l'âme ; une charité et une « philantrophie qui embrassent tout ; des efforts constants et sincères pour « aspirer à une vie idéale dans ce monde et dans l'autre ; vivre pour vivre et « non pour mourir ; et à la religion des tortures qui a maintenu le genre « humain si longtemps dans un état d'assujétissement dégradant, substituer « une religion toute d'amour, de charité et de justice, telle est la morale du « spiritualisme ! »

(*A suivre.*) Professeur MOUTONNIER.

DICTÉES MÉDIANIMIQUES

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

(Voir la *Revue* de juin 1899).

CHAPITRE III. — *L'amour du prochain.*

Le Néophyte. — Aimer les personnes que je connais me semble bien plus naturel que l'amour pour Dieu, que je ne puis voir. Pour aimer Dieu il faut concentrer toutes les forces de son esprit, mais pour aimer le prochain on *aime* tout simplement. C'est pour cela que la loi d'aimer son prochain me semble bien facile.

Auguste. — Je t'en félicite, cher ami, mais je crois que tu te trompes un peu. Ce n'est pas aussi facile que tu le crois. Il faut que le sentiment de *Fraternité* émeuve ton cœur. Voilà l'amour du prochain !

Le Néophyte. — Il y a tant de manières d'aimer! J'aimais mon épouse de tout mon cœur. C'est avec des sentiments différents que j'aime mes enfants. Il y a encore l'amour qu'on a pour ses parents et qui change avec l'âge; puis l'amour pour les amis, qui contient beaucoup de sentiments divers; enfin, l'amour pour l'Humanité. Mais que veut dire Jésus par « notre prochain »? Sont-ce les personnes qui nous sont les plus proches? Alors, vraiment, ce commandement est facile à suivre.

Auguste. — Jésus ne désigna pas du nom de « prochain » ton épouse, tes parents, tes enfants et tes amis, mais l'Humanité tout entière. Car il disait encore : Il n'y a point de mérite à aimer ceux qui t'aiment, il faut aimer ceux qui te font du mal. Aimer ses ennemis, voilà le grand amour divin, voilà le mérite.

Le Néophyte. — Oh! qu'il est difficile d'aimer ceux qui nous font du mal, et qui nous haïssent! Je puis bien, par un effort du cœur, ne pas les haïr; mais les aimer!...

Auguste. — Et pourtant, Jésus le fit. N'entends-tu pas sa voix au jour de la crucifixion, comme elle priait pour ses bourreaux? Il les excusait en disant : « Mon père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Et c'est bien le cas de celui qui fait du mal. Il ne sait pas ce qu'il fait, car il veut nuire aux autres, et il ne nuit qu'à lui-même par son acte de haine. Vraiment, il est bien à plaindre dans son aveugle passion! Prie pour tes ennemis. Le méchant ne sait pas prier.

Le Néophyte. — Pardonne-moi, cher Auguste, si je t'interromps. Tu dis que le méchant ne sait pas prier. Il y en a beaucoup qui prient, qui mènent même une vie dévote devant les hommes, et qui pourtant sont la méchanceté personnifiée. Je fis moi-même de tristes expériences avec un homme qui se croyait très religieux, et qui me fit plus de mal, par sa langue maligne, qu'un voleur. Mais, dans l'église, il tournait les yeux vers le ciel il vous citait à chaque instant le saint Evangile, et pourtant il n'avait point une goutte d'amour de Dieu dans son cœur.

Auguste. — Oh! malheur aux hypocrites! Ce sont les pharisiens qui crucifièrent Jésus. Le péché commis avec le nom de Dieu sur les lèvres, c'est un meurtre, c'est la profanation du nom trois fois Saint; c'est le plus grand péché de l'âme. Mais continuons. Voici la Loi : 1° aime ceux qui te haïssent; 2° défie-toi de l'orgueil et ne te crois pas meilleur qu'un autre, car nous venons tous de la même source de vie, et un jour nous serons tous égaux; 3° vois en chaque homme ton frère et ton semblable.

Le Néophyte. — Voilà encore des commandements bien difficiles! Tu sais, cher Auguste, quel esprit de caste règne en ce monde. Il y a des rois, des princes, des aristocrates, des savants, des bourgeois, des artistes, des prê-

tres, des paysans, des mendiants et des vauriens. Viennent-ils tous d'une même source de vie? Sont-ils tous des frères?

Auguste. — Mais certainement! Ils sont tous des Esprits nés du même père, de Dieu. Cela te semble incompréhensible? Pourtant, c'est ainsi qu'il en est. La terre n'est qu'une immense prison, la prison des Esprits déchus, qui doivent y faire pénitence. Tous les Esprits sont de même origine; les déchus de la terre sont immortels, ils redeviendront purs et bons par l'expiation.

Le Néophyte. — Mais quand donc et où avons-nous tant péché, pauvres humains que nous sommes? Certes, ici-bas aucun de nous n'est sans défaut. Est-ce là ce que tu appelles le péché originel?

Auguste. — Je comprends, ami, que cette question de la chute originelle soit difficile à comprendre. La chute des Esprits est très bien décrite dans le livre *Esprit, Force, Matière*, par Adelma Vay; tu peux en faire une étude. Les Esprits nouveau-nés, qui demeurent dans le Paradis de l'Univers, entourés de la lumière éternelle, doivent apprendre et progresser; ils ont des maîtres qui les guident. Mais, ayant leur libre arbitre, il y en a beaucoup qui désobéissent, qui se rient des lois de Dieu. Voilà la chute, voilà le péché originel, que chaque homme porte en soi en entrant dans la vie terrestre. La matière et l'incarnation humaine sont les conséquences de la chute des Esprits. C'est pourquoi je disais que nous étions tous égaux d'origine, et c'est pourquoi l'orgueil, la pensée d'être quelque chose de meilleur ou de plus grand qu'un autre, est une folie. Voilà la grande idée de Fraternité pour laquelle Jésus mourut. Si tous étaient bien pénétrés de cette vérité, le monde redeviendrait un paradis. Le mépris et les mauvais traitements n'ont jamais converti un pêcheur; l'amour seul le ramène à Dieu. L'amour! cette puissance omnipotente!

Le Néophyte. — Tu as raison, cher Auguste. Cela me rappelle un incident qui prouve la conversion d'un pêcheur par l'amour. J'avais une sœur qui, pour sûr, n'était pas un Esprit déchu, tant elle était bonne et pure. Peut-être Dieu nous envoie-t-il parfois un ange, sous forme humaine, pour nous donner l'exemple, nous guider et nous consoler. Elle ne resta pas longtemps sur terre auprès de nous. Elle était poitrinaire et mourut à dix-sept ans, pleine de joie et de confiance en Dieu, sans regretter un seul instant les biens de la terre. Un jour elle rencontra, en se promenant, une pauvre femme avec un petit enfant dans ses bras et vêtue de lambeaux. Elle pleurait, assise au bord d'un fossé qui longeait la route. — « Pourquoi pleures-tu? » lui demanda ma sœur. La vagabonde ne répondit pas. — « Es-tu malade? lui dit ma sœur. Viens avec moi, je veux te donner à manger et à boire. » La femme la regarda d'un air égaré et lui dit : — « Vous ne vous dégoûtez donc pas de

moi? Voyez, j'ai la lèpre; tout le monde me fuit, tous me chassent; je suis une pauvre vagabonde; on me dit très mauvaise. Si je n'avais ce petit bambin-là, depuis longtemps je me serais jetée à l'eau. » Ma sœur avait les larmes aux yeux. — « Pauvre malheureuse! lui dit-elle, non, tu ne me dégoûtes nullement; tu es ma sœur, le Christ l'a dit. Si tu as péché, tu peux t'en repentir et redevenir bonne. Avant ton péché, tu étais bonne. » Alors, cette pauvre femme perdue commença à sangloter. — « J'étais pure et bonne autrefois, pleura-t-elle, mais il y a bien longtemps! A présent, mon âme et mon corps sont pleins de lèpre. » Ma sœur prit soin de cette pauvre créature délaissée par tout le monde, et le cœur de la pécheresse fut bientôt touché par l'amour et les bontés qu'on lui témoigna. Elle travailla, devint très bonne chrétienne et honnête femme. Si ma sœur avait repoussée avec indignation et mépris cette pauvre perdue, peut-être, dans un moment de détresse, elle se fût tuée, elle et son enfant.

Auguste. — Tu vois donc que c'est bien vrai! L'amour est la puissance qui sait tout vaincre et surmonter.

CHAPITRE IV. — *Le Saint-Esprit.*

Le Néophyte. — Souvent déjà je voulais te prier, cher Auguste, de m'expliquer la nature de ce qu'on appelle le Saint-Esprit. Comment le comprends-tu? En quittant ses apôtres, Jésus leur envoya le consolateur, — le Saint-Esprit. Nous lisons dans le Nouveau Testament et dans l'histoire des apôtres, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit, ils le transmettaient à leurs disciples en leur imposant les mains; c'était une sorte de bénédiction. Ils faisaient des miracles par la force de l'Esprit-Saint. Pourquoi donc, aujourd'hui, cet Esprit s'est-il perdu?

Auguste. — Le Saint-Esprit est la force qui vient de Dieu. Jésus vint en ce monde sous forme humaine, visible. Après l'accomplissement de son Sacrifice, il promit à ses disciples le consolateur, l'Esprit-Saint. Ceux-ci, pleins de foi, pouvaient aisément attirer et obtenir cet esprit consolateur. Chacun le peut, en menant une vie pure et en priant Dieu. Ce qui put arriver il y a des siècles peut de même arriver aujourd'hui. L'imposition des mains est une bénédiction, pleine du plus fort et du pur magnétisme divin, qui attire le Saint-Esprit. Les églises chrétiennes devraient être les soutiens de l'Esprit-Saint, et si leurs prêtres étaient aussi saints et purs que les apôtres, par la force qui leur viendrait de Dieu, ils feraient les mêmes miracles. Mais, hélas! où en est le christianisme d'aujourd'hui? Inutile d'en parler, tu le sais toi-même. Ce n'est pas Dieu qui nous retire sa force, ce sont les hommes qui sont indignes de la comprendre et de la recevoir. Prie

avec ferveur, et Dieu te l'accordera. Tu as entendu parler des Quakers ? C'est une communauté de gens religieux et pleins de foi. Dans leur Eglise, l'Esprit-Saint se manifeste soudainement pendant leurs prières, et celui qui le reçoit se lève et prêche. Mais il faut avoir subjugué la chair pour recevoir le Saint-Esprit, cette force divine, qui à chaque instant se montre, et bien plus souvent que tu ne le crois. Le Spiritisme pur et spirituel est une émanation de cet Esprit, et pourtant les Eglises le condamnent, le monde le méconnaît.

Le Néophyte. — Dis-moi, cher Auguste, toi si saint, as-tu jamais ressenti le Saint-Esprit ?

Auguste. — Je ne suis pas aussi saint que tu le crois. Je suis bien loin du but que Dieu fixe aux hommes. Plus on reconnaît Dieu, plus on entrevoit sa propre misère. Mais il y a des moments où, je crois, chacun de nous se sent attiré vers Dieu. Ce sont ces moments où l'Esprit-Saint vient frapper à la porte de notre cœur, pour en demander l'entrée. Ouvre-lui alors, mon fils, afin que l'étincelle divine ne s'éteigne pas. Prie Dieu de te parler, et tu entendras sa voix se manifester par son souffle et son inspiration. Un jour que je prêchais, j'aperçus au milieu de mes auditeurs un homme à l'expression farouche, qui me contemplait d'un air moqueur. Petit à petit, sa figure devint sérieuse, et, je le sentais bien, il me suivait du regard. Je parlais sur la force de la Foi. Le service divin terminé, il vint à moi et me fit brièvement cette demande :

— « Pouvez-vous garantir la vérité de ce que vous venez de dire ? la Foi a-t-elle vraiment une pareille force? » — « Certainement, répliquai-je tranquillement, je puis le garantir; sur ma vie, j'ai dit la vérité. » Il répondit : — « Vous disiez que même un pêcheur pourrait faire des miracles, s'il croyait fermement. O monsieur! je suis un grand malfaiteur. Je sors de prison, j'ai trouvé la femme que j'aime malade, à en mourir. Est-ce que la prière, la foi, pourraient la guérir? » — « Oui, lui dis-je; à Dieu rien n'est impossible. » L'homme s'en alla chez cette femme qu'il aimait, et à genoux, auprès de son lit, se mit à prier du fond de son âme. La femme fut guérie! Il faudrait croire qu'après cela cet homme se convertit et devint bon, par reconnaissance envers Dieu. Pendant quelque temps, vraiment, il sembla religieux et changé, mais bientôt ses vieux péchés, ses mauvaises passions le reprenaient, et c'était elle, la femme, qui fut son mauvais génie; elle était, pour ainsi dire, « la muse » de ses crimes. Quant à lui sa fin déplorable fut le meurtre. J'allai le préparer à la mort; il me reconnut de suite. — « Ah! vous voilà ! » me disait-il en pleurant. De ma vie je ne vis pareille contrition : il était navré par la douleur et le repentir. Il accepta la mort, le cœur joyeux et résigné. — Dieu est miséricordieux, il envoie l'Esprit-Saint

même au plus grand pêcheur, s'il fait amende et sollicite son pardon.

Bien souvent le Saint-Esprit vous parle par la « voix intérieure », mais vous ne l'écoutez pas, et le souffle divin se tait. Dieu est la lumière éternelle, il nous envoie les étincelles de sa lumière par le Saint-Esprit.

Le Néophyte. — Merci, cher Auguste ! Je le sais, on a des moments d'attendrissement intérieur; c'est peut-être alors le sentiment du souffle divin, cette « voix intérieure » qui se manifeste.

Auguste. — Assurément ! C'est cette voix bienfaisante qui dort dans chaque âme, c'est l'étincelle immortelle de chaque Esprit, qui demande à être réveillée et soignée pour pouvoir se développer.

Le Néophyte. — C'était bien alors la « voix intérieure » qui, ce matin, faisait dire soudainement à ma petite Elsa : « Dieu ! comme je t'aime ! » La même voix qui, dernièrement, quand je pleurais sur la tombe de mon épouse chérie, me souffla ces mots : « Tu la retrouveras ! » Et je sentis le ciel dans mon cœur ! Ah oui ! nous avons tous de pareils moments de lumière. Je veux soigner cette étincelle divine, afin qu'elle se développe dans mon âme.

Auguste. — C'est bien — fais-le, et alors tu te sentiras fermement uni à Dieu.

CHAPITRE V : *Les œuvres de charité dans le grand monde.*

Le Néophyte. — Cher Auguste, il y a quelque temps, je parlais de toi à un de mes amis du grand monde. Il disait : « Oui, c'est bien beau d'être saint, mais c'est incommode, cela met fin à toutes les jouissances de la vie. Si tous les hommes étaient des saints, des anachorètes, la terre bientôt serait dépeuplée. Si personne ne mangeait de la viande, les bêtes nous dévoreraient, et si personne ne buvait de vin, ah ! la triste chose ! Je suis bon garçon, je prends la vie comme elle vient et ne fais de mal à personne. J'ai pitié des pauvres, et, si je le pouvais, je les nourrirais tous ; mais enfin, ce n'est pas ma faute s'ils sont pauvres. C'est la vie qui est ainsi faite. Apparemment, il faut qu'il y ait des pauvres. Mais nous avons toutes sortes d'institutions salutaires pour leur venir en aide : des hôpitaux, des chambres pour les réchauffer, des lits, des cuisines où on leur prépare de bonnes soupes, etc., etc. Dernièrement j'ai donné 100 francs à la comtesse Berthe pour une rose maréchal-Niel ! On fait beaucoup pour les basses classes, et l'on est incessamment sollicité par des lettres de mendiants. Il y a bien de la charlatanerie là-dedans. Le peuple est paresseux, il ne veut pas travailler. Chacun veut jouer le grand seigneur et faire de la politique dans les caba-

rets. Demande à ton Auguste si je n'ai pas raison. » Je ne sus que répondre à mon ami. Que lui aurais-tu répondu, cher Auguste ?

Auguste. — Je lui aurais dit : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le paradis. » Je lui aurais cité l'exemple du pauvre Lazare et du riche en proposant à celui-ci de se mettre, pour un mois seulement, à la place d'un pauvre ouvrier, afin de goûter un peu la vie de misère.

Cher ami, ne convoite jamais la richesse ! C'est une grande responsabilité que d'être riche. Tu ne sais pas si, étant riche, tu ne deviendrais pas égoïste et avare. Il y a bien peu de gens qui ne succombent pas à l'épreuve de la richesse. Notre propre misère nous enseigne à prier et à comprendre la misère d'autrui. C'est quand on a éprouvé soi-même des douleurs que l'on connaît la douleur. J'ai fait l'observation que les pauvres donnent toujours plus que les riches. Prenons pour exemple une quête : Tu as 3.000 francs de revenu annuel, tu donnes 5 francs. Ton ami a une rente de 300.000 fr. ; s'il donnait d'après son revenu la même somme que tu donnes d'après le tien, il devrait donner 500 francs, mais il ne donne que 20 francs et croit avoir fait beaucoup plus que toi ! Et cependant, la vérité est qu'il donne moins. Après la mort de ton frère, tu as adopté son fils en disant : « Là où il y a trois enfants à nourrir, un quatrième trouve facilement sa place, » et tu l'adoptas quand même tu susses bien que cela augmentait les dépenses d'une manière sensible. Ton ami millionnaire, en voulant faire de même, serait contraint d'adopter 100 pauvres, puisque sa fortune surpasse la tienne dans ces mêmes proportions. Et c'est bien ainsi que devraient agir les riches ; Il faut savoir se priver pour donner. Voilà le mérite. Toute richesse n'est qu'un bien emprunté. Ne regrette pas les privations et sois content de ne pas connaître le superflu. La mort est bien plus difficile au riche qu'au pauvre qui, lui, n'a rien à perdre et tout à gagner.

CHAPITRE VI : *Le Spiritisme. — La Théorie des Esprits.*

Le Néophyte. — Cher Auguste, il me semble que, depuis la mort de ma femme, une puissance invisible m'attire vers Dieu. Tu prononçais dernièrement le mot de « Spiritisme » : qu'entends-tu par là ?

Auguste. — Spiritisme est une expression nouvelle pour une chose qui est aussi vieille que le monde. Le mot Spiritisme est l'enseignement de la doctrine de l'immortalité et contient les vérités de toutes les sciences occultes et psychiques, toutes les choses d'outre-tombe. Les études de ce genre se multiplient aujourd'hui. Ces diverses sciences ont reçu des noms différents selon les diverses manières de concevoir et d'interpréter des in-

vestigateurs. Allan Kardec donna le nom de Spiritisme à ses études. Le *Spiritisme* mène à la foi en Dieu et à la croyance en l'immortalité, à la possibilité d'entrer en relation avec les esprits, enfin à la théorie de la réincarnation. C'est une philosophie sublime ! Les Anglais et les Américains donnent à ces études le nom de *Spiritualisme* ; ils n'acceptent pas la réincarnation. Leurs études roulent principalement sur les effets physiques, effets matériels bien moins importants que les effets purement spirites. Jackson Davis, un clairvoyant merveilleusement bien doué, fut le fondateur, en Amérique, d'une volumineuse bibliothèque spiritualiste. De nos jours, il y a quantité d'adeptes de la « Nouvelle dispensation » qui, en Amérique et en Angleterre, s'adonnent à des études purement spirites et attendent la réincarnation du Christ, comme le grand événement qui doit amener la régénération de notre terre. Un journal publié à Orégon (Amérique), *The world's Advance thought* », annonce que, le 27 de chaque mois, des millions de personnes de tous les pays du monde se recueillent en prière, vers 9 heures du soir. Ils prient Dieu d'envoyer sa Paix et sa Lumière divine sur la terre. Ils nomment cela *Communion des âmes*. C'est une idée grandiose, qui portera certainements de bons fruits pour l'Humanité.

Le Néophyte. — Ne pourrais-je faire partie de cette communauté ?

Auguste. — Certainement, chacun peut s'y affilier. On n'a qu'à prier, le 27 de chaque mois vers 9 heures du soir. — Un homme simple, un tailleur nommé Lorbeer, à Gratz (Autriche), était un médium très remarquable. Il reçut, en 1850, des communications qu'on disait venir de Dieu. Il fonda une Société spirite, qui se nomma *théosophique* (sans aucun rapport avec les théosophes des Indes et de l'Amérique). Ils reçoivent beaucoup de manifestations d'outre-tombe, qui ont été réunies en de nombreux volumes fort intéressants édités à Bietingheim, en Wurtemberg. Il y a aussi des sociétés théosophiques à Bombay, New-York, Londres fondées par Mme Blavatsky et le colonel Olcoott. Leurs études se basent sur les écrits védiques du sanscrit et sur la philosophie bouddhique. Leurs thèses sur Dieu et l'immortalité se séparent tout à fait des thèses chrétiennes et spirites. Mme Blavatsky, femme savante et d'un rare mérite, a écrit à ce sujet des livres remarquables : *Isis unveiled* et *Secret docrine*. Toutes ces études, c'était la Magie de l'Antiquité. Aujourd'hui elles reçoivent des noms différents, voilà tout. La *Société spirite* de Buda-Pest, fondée par le baron et la baronne de Vay, représente le Spiritisme chrétien. Leurs théories et croyances se basent sur le livre *Esprit*, *Force*, *Matière*. Comme les premiers chrétiens, ils veulent combattre pour Dieu et leur maître, Jésus, priant Dieu de les bénir et de leur envoyer les dons du Saint-Esprit, de la Lumière et du souffle divin. Le baron et la baronne de Vay sont présidents de leur groupe.

Remarque, cher ami, que la vie de Jésus fut toute remplie de faits spirites. Elle ne fut qu'une chaîne de manifestations surnaturelles. Il parle à Moïse et Elie au mont Thabor ; c'est une communication avec l'Esprit de deux morts. Les apôtres voient des apparitions lumineuses lui parler. Jésus chasse les mauvais esprits, il guérit les obsédés, les malades. Dans le désert il parle au diable, qui est un esprit déchu. Et l'apparition de la colombe, quand Jean le baptisa ! et la voix qui partait des nues ! Jésus lit dans la pensée d'autrui, et après sa mort il revient sous forme humaine, parler et même manger avec ses disciples. Il communiqua sa force à ses apôtres et ceux-ci la donnèrent à leurs disciples, par l'imposition des mains, ce qui n'est autre chose qu'une magnétisation. Les spirites qui suivent ces exemples sont donc les véritables disciples de Jésus. Mais tu crois bien à l'immortalité, n'est-ce pas ?

Le Néophyte. — Certainement, mais je m'imaginais l'esprit une chose tout à fait à part, indéfinissable, et je ne puis m'imaginer une communication entre un homme et un Esprit. La religion ne nous dit-elle pas que les Esprits de nos morts sont au paradis, au purgatoire ou en enfer ?

Elle les dit donc séparés de nous.

Auguste. — C'est une fausse notion, cher ami. La différence entre un homme et un Esprit n'est pas aussi grande que tu le crois. Sans l'Esprit vivifiant, le corps ne serait qu'une masse inerte. L'Esprit se dégage de l'enveloppe corporelle après la mort, mais il reste ce qu'il était et garde ses qualités immatérielles, ses défauts et ses vertus, en un mot son individualité. L'apôtre Paul dit : On se dégage d'un corps matériel et l'on naît avec un corps psychique. Allan Kardec nomma le corps psychique *périsprit*. La mort n'est qu'un changement de forme, mais non pas d'individualité. Il n'y a pour nous ni mort, ni anéantissement.

Le Néophyte. — Mais comment peut-on se mettre en relation avec les Esprits ?

Auguste. — Par certaines pratiques et par le développement de nos sens psychiques. De même que nous voyons, sentons, entendons et parlons par nos sens matériels, de même nous pouvons voir, sentir, entendre, parler par les sens et les facultés psychiques de notre Esprit. Il ne faut que cultiver ces facultés. Le « souffle intérieur » dont je t'ai parlé nous aide au développement de ces nouveaux sens, que l'on nomme aussi des *médiumnités*, des dons divins. Il y a bien des talents et des puissances qui dorment dans la poitrine humaine, dont on n'a même pas conscience. Ce petit paysan serait peut-être un grand artiste, cette petite fille une excellente musicienne, mais ils n'ont pas eu l'occasion de développer leurs talents. C'est ainsi qu'il en est avec les dons spirites et médianimiques.

Le Néophyte. — J'ai en effet entendu parler de ces dons. On nomme cela clairvoyance, magnétisme, n'est-ce pas ?

Auguste. — Il y a encore quelque confusion dans ta tête au sujet de ces choses-là, cher ami. Le magnétisme est une étude à part, mais il est frère du spiritisme. Mesmer ne nous a rien appris de nouveau par ce qu'il nommait le magnétisme. Les Egyptiens, les Hindous et les magiciens du moyen âge en savaient bien plus long à ce sujet. Le magnétisme est une force universelle et éternelle, qui appartient à notre Esprit aussi bien qu'à notre corps. Il nous est nécessaire pour vivre autant que le sang et l'air. Mais le Spiritisme est une chose à part. Il tient en même temps du Magnétisme et de la Voyance. Les prophètes étaient des voyants, et les histoires du vieux Testament, et les légendes des saints, fourmillent de faits spirites et de médiumnités de tout genre. C'est une chose impossible à nier, que la vie immatérielle s'unit à la vie matérielle. Ces deux vies sont tellement unies, qu'on ne saurait les séparer. Combien d'énigmes te seront dévoilées après l'étude du spiritisme ! La vie immortelle et spirituelle étant la seule vie durable, cela vaut la peine de l'approfondir, je crois.

Le Néophyte. — Tu as raison et tes paroles me touchent vivement. Nous vivons comme si la vie matérielle était la chose suprême, sans songer qu'une mort subite met fin à tous nos plaisirs sensuels. Comme nous nous sentons sûrs et forts dans cette enveloppe, pourtant si facile à rompre ! Mais, comment dois-je commencer mes études ?

(*A suivre*). Médium : Baronne Adelma de Vay.

EXPÉRIENCES SCIENTIFIQUES

Mme *Mattie Owen*, de *San-Francisco*, *Californie*, vint à mon institut, dans cette même ville ; elle avait trouvé un médium, en présence duquel avaient lieu des phénomènes démontrant absolument une force matérielle occulte et qui, en même temps, faisait preuve d'intelligence.

« Professeur, me dit-elle, depuis la mort de mon mari, j'ai consulté les meilleurs médiums afin de savoir, enfin, s'il avait obtenu une récompense proportionnée aux énormes sacrifices faits durant sa vie, pour la cause du nouveau spiritualisme.

« Vous le savez mieux que personne, mon mari a créé et rédigé le *Golden Gate*, de San Francisco, journal spiritualiste que le public jugeait de premier ordre ; il a consacré à cette œuvre les plus beaux jours de sa vie, toute sa fortune, me laissant pauvre.

« Mon désir de connaître si cette âme bien noble est heureuse, dirigeait mes pérégrinations et pendant deux années, point de certitude entière, par l'intermédiaire de n'importe quel médium.

« Ce fait m'a donné des idées bien noires, à l'égard de la science spirite; je croyais que, plus que toute autre, eu égard aux sacrifices accomplis, j'avais droit à une récompense directe et personnelle du monde des esprits. Depuis huit jours, je dois vous le dire, cette récompense est venue, entière ; elle a balayé mes doutes et rassuré mon moi.

« Aujourd'hui, JE SAIS que mon cher James vit, qu'il est heureux, que je puis m'entretenir avec lui ; venez vous convaincre de la vérité. Mme Smith, le médium, se tient à votre disposition, à n'importe quelle heure du jour, celle que vous choisirez. »

Je répondis que je n'avais aucun moment de disponible, devant partir pour l'Europe etc.,etc,. c'était le 24 mars 1899. Elle insista et la connaissant femme de sens droit, j'indiquai le lendemain,à 3 heures de l'après-midi.

Je n'étais pas fâché de voir, par moi-même, ce qui pourrait se passer chez Mme Smith, dont je n'avais jamais entendu parler. Moi non plus, je n'avais pas eu satisfaction pleine et entière, quant aux manifestations matérielles produites par n'importe quel médium.

J'ai vu bien des choses, durant mes quarante années de recherches dans le domaine de l'occulte; j'ai assisté à des matérialisations surprenantes, phénomènes vrais sans doute, mais toujours produits en présence de plusieurs personnes sur lesquelles je n'avais aucun droit de contrôle; dans ces conditions, contraires au véritable système scientifique, je n'ai jamais eu la conviction bien entière d'avoir assisté à des séances où, des objets matériels étaient influencés et déplacés par une force purement occulte.

J'ai fixé une date avec cette condition, que Mme Owen et moi serions seuls avec le médium; que les précautions à prendre seraient entièrement sous mon contrôle. Le médium ayant consenti, je me rendis chez lui, au n° 428, *Golden Gate*.

Mme Smith est de tenue modeste; sa manière de causer fit sur moi l'impression qu'elle était sincère et voulait montrer honnêtement ses pouvoirs psychiques, me laissant toute liberté d'en bien juger.

Je ne connaissais pas Mme Smith, ni son origine, ni son passé, et cela m'était parfaitement égal ; je cherchais une actualité, non une épisode d'histoire.

La chambre, carrée, mesurait à peu près sept mètres de côté; la porte fut fermée, de façon que Mme Owen, Mme Smith et moi, restions seuls; je visitai tout, m'assurai que la fenêtre et la porte étaient bien fermées, et les draperies qui les couvraient, bien clouées, de façon à rendre absolument

impossible à un être, même à une mouche, d'entrer dans la chambre.

Mme Smith dit : « Je me soumettrai aux conditions que vous m'imposerez; voici des clous, petits et grands, voilà des liens de toutes sortes, si vous en voulez en acier, les voici, je suis votre prisonnière et agissez en conséquence.

On ne pouvait être plus honnête. Je plaçai une chaise au milieu de la chambre, la priant de s'asseoir, ce qu'elle fit; je clouai sa robe au plancher, avec des petits clous de fer tout autour d'elle. Je liai ses mains et ses bras ensemble et passai les liens autour de sa taille, de ses bras, de son cou, faisant des doubles nœuds, liant ces liens à la chaise en les passant entre les pieds et dossiers, et finalement,je clouai chaque bout au parquet, en toutes directions ; la pauvre femme ne pouvait bouger d'un millimètre.

Je plaçai la trompette à deux pieds d'elle, entre moi et elle, Mme Owen à mon côté gauche; je lui tenais toujours la main.

Cette trompette ou plutôt ce porte-voix est fait en trois sections, se télescopant, c'est-à-dire s'enfonçant l'une dans l'autre ; il a trois quart de mètre de hauteur.

J'éteignis le gaz et repris ma place ; après vingt minutes d'attente, des sons métalliques se firent entendre, sur le porte-voix.

« Etes-vous là, mes amis », demanda le médium? trois coups bien distinct lui répondirent affirmativement. Bientôt après, le porte-voix me toucha aux bras, puis à la tête, se posa dans ma main ouverte, se roula à terre, caressant nos pieds et nos jambes, obéissant à nos demandes de nous toucher çà et là.

Nous entendîmes une voix un peu voilée, comme sortant du porte-voix; c'était le mari de Mme Owen, dont elle reconnaissait la voix, dont l'identité et la personnalité ne faisait plus aucun doute pour elle, à cause des preuves répétées qu'elle avait reçues,au moyen de confidences faites avec l'intermédiaire du porte-voix ; des choses dont seulement son mari et elle pouvaient avoir connaissance.

Pendant que par le porte-voix on causait avec Mme Owen, je tenais constamment Mme Smith, en conversation suivie avec moi, à haute voix, pour le cas où il y eût eu une scène de ventriloquisme.

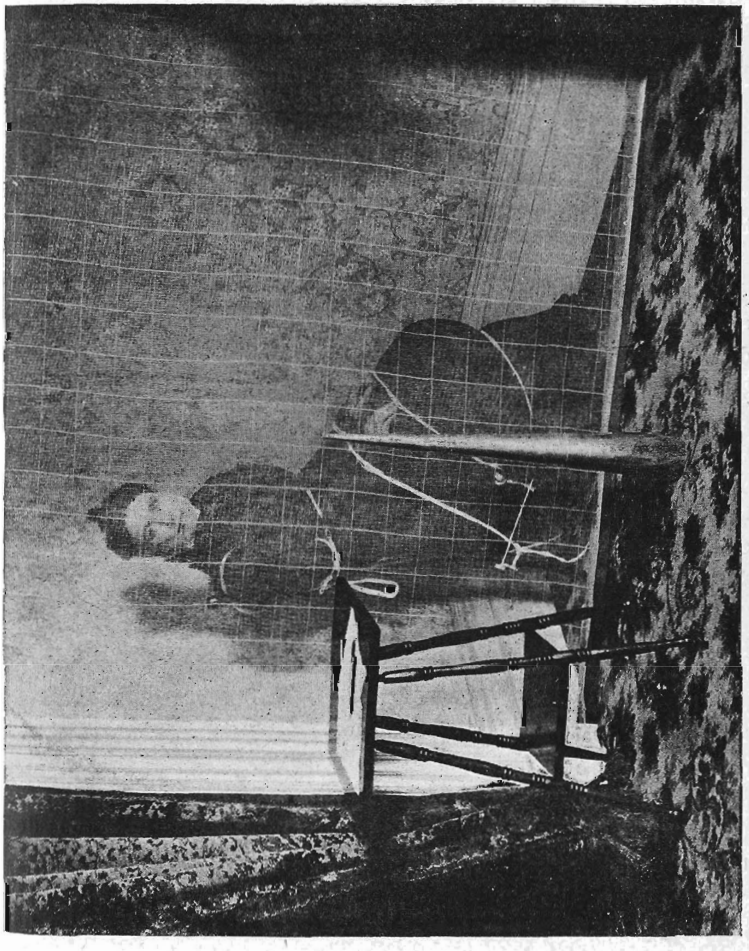
Le medium me devinant probablement, se plut à cette conversation suivie et rapide ; il n'y avait certainement pas de ventriloquisme.

Mon ancien ami Owen me parla alors, me dit des choses intéressantes pourtant, auxquelles je fis une attention secondaire ; le fait même de cette voix qui venait d'un cône métallique, pendant que le médium causait avec Mme Owen, était la seule chose qui me pût intéresser.

Il y avait donc là, l'existence incontestable d'une force qui transportait

un objet matériel à distance, force qui, certainement, n'était mise en action ni par le médium, ni par Mme Owen, ni par moi.

En outre, la conversation tenue à l'aide du porte-voix prouvait de l'intelligence et, pas plus que la force qui mettait en mouvement des objets matériels, elle ne venait d'aucun de nous trois.



La séance avait eu lieu dans l'obscurité la plus complète.

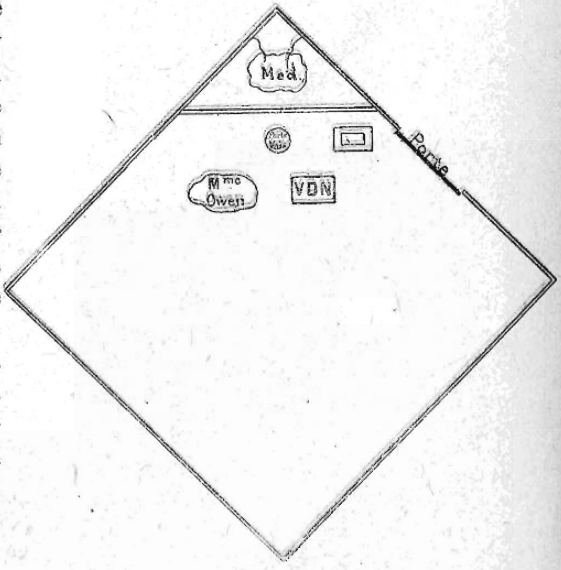
Je dus réfléchir beaucoup, aux développements que pouvait produire cette séance; je demandai à Mme Smith la faveur d'une autre, sous des conditions déterminées dans la photographie ci-jointe.

Dans un coin de la chambre, je fis poser un cadre en bois, sur lequel fut solidement cloué une toile transparente (moustiquaire); ce cadre fut cloué sur le plancher, sur les deux côtés du mur, et puis fermé en haut, en guise de toit, de façon à ce que, le médium fût tout à fait enfermé dans une cage. Elle fut, en outre, clouée par la robe et clouée au mur, et liée d'une façon telle qu'il lui était absolument impossible de se remuer ; ses pieds étaient enfermés dans sa robe clouée au plancher.

Le porte-voix, et une petite table, furent placés comme l'indique le plan.

Mais, dans cette séance et pour l'avoir absolument au-dessus de toute suspicion, je clouai Mme Owen et la liai, de la même façon que le médium.

Je me plaçai alors entre le porte-voix et la petite table, sur laquelle il y avait crayon et papier, car, assez souvent, de l'écriture se produisait, disait le médium.



L'idée me vint de demander s'il n'y aurait pas moyen d'avoir un peu de lumière? le médium répondit, que si je remontais un peu la draperie clouée sur la porte, il y avait entre le bas de cette porte, et le plancher, qui ne se joignaient pas, assez de place pour laisser passer une lumière rasant le sol ; je relevai la draperie de deux pouces et, en effet, un beau filet de lumière, éclaira un peu le porte-voix, le dessous de la table et le plancher.

Après un assez long temps, le porte-voix se jeta à terre et se mit à rouler sur le tapis, en pleine vue ; il se coucha sur mes pieds, vint se mettre dans la paume de ma main, et, sur ma demande, il me tapa sur l'épaule.

La table faisait entendre de petits raps ; je posai la main sur la partie supérieure, et j'eus ainsi une longue conversation avec elle ; ses réponses à mes questions furent données par des mouvements très accentués, quand la réponse à faire lui plaisait. Elle me dit, sur mon prochain voyage en Europe,

que je n'irais pas à Naples; je souris en montrant mon billet payé, de mon passage de San Francisco à Naples, et alors, elle déclara nettement, que je n'irais pas à Naples, mais dans le Nord de l'Europe, où je recueillerais des idées bien supérieures à celles des Etats méridionaux. Je passai outre, mais arrivé à New-York, mon bateau arriva avec huit jours de retard et des avaries; on me remboursa mon billet de passage, et je dus partir pour l'Europe. La table avait prédit la vérité.

J'attachais peu d'importance a ces prédictions; c'était la force manifestée qui m'intéressait, car tout en causant avec elle, je passai la main entre elle et le médium, et l'espace était bien vide; il n'en pouvait être autrement du reste, avec les précautions prises. Je constatai aussi que mon cadre était toujours cloué, le moustiquaire intact. Puis, le porte-voix parla; ce fut la voix du contrôle ordinaire (M. Mathews, je crois), une voix forte, il disait, qu'il voulait aller à Paris, où les chercheurs demandaient des manifestations matérielles et que, là, il montrerait volontiers ses pouvoirs au colonel de Rochas et à son cercle de chercheurs, tous gens honnêtes et capables, et qu'il se rendrait comme ici, dans les habitations particulières de tous ceux qui désireraient vraiment la lumière sur l'autre vie, et tant d'autres choses nécessaires.

Enfin, cher Monsieur Leymarie, les manifestations auxquelles j'ai assisté chez Mme Smith, ont été les seules probantes que j'aie eues durant mes quarante années d'investigations; elles ont été absolument convaincantes de vérité pour moi, et véritables, comme Mme Owen prétendait qu'elles le fussent.

Le médium dans une cage, lié et cloué ; Mme Owen, liée et clouée; un filet de lumière radiante, qui rendait visible les mouvements du porte-voix, et après cette séance, vérification minutieuse de tous les liens, clous et nœuds qui se trouvaient tous en bon ordre.

Ces faits m'ont donné la preuve matérielle, absolue, de l'existence d'une force occulte et intelligente, qui ne trouvait pas sa cause, ou ses causes directes, dans aucun des trois participants à ces mémorables séances.

Certes, il n'y a pas eu des chaises portées en l'air, ni de terribles coups frappés, ni langues de feu pour susciter vivement des émotions ; mais les conditions imposées, et respectées, ont fait de ces deux séances — pour moi au moins — une cause de profonde conviction.

De plus, j'avais cloué moi-même les tentures de la porte et des croisées, et placé des bandes de papier gommées, sur ces tentures et les lambris qu'elles recouvraient.

J'avais prévenu qui de droit, et lorsque j'eus enlevé les tentures, une photographie de la position du médium enfermé, et des objets, fut pris ; je vous

en offre le spécimen véridique, comme preuve de mes procédés d'investigations scientifiques.

Professeur VAN DER NAILLEN, (1)
ingénieur électricien

UN CHRIST PEINT MÉDIANIMIQUEMENT

J'ai sous les yeux la reproduction photographique d'un tableau peint à l'huile, représentant le Christ, dont j'ai vu l'original et qui, dans la ténuité des couleurs, dans le diaphane de la figure, et par l'expression éthérée du visage, du regard, de la bouche, entraîne l'âme vers lui ; les lèvres semblent formuler une prière, non avec des paroles mais avec des larmes.

Le commandeur *Azzurri*, Président de l'Académie de San Luca, à Rome, fut dans l'admiration ; *Balzico*, sculpteur, s'exclama en le voyant : « Ceci c'est le Christ ». *Norfini*, célèbre peintre, dit tout simplement : « C'est Divin ». *Siedmiraski*, célèbre peintre polonais : « Et moi, dit-il, je vous en parle, parce que cette belle œuvre, est un travail spiritique ».

J'en ai parlé, avec la comtesse C. C. R. qui, modestement s'en reconnaît l'exécutrice matérielle, à l'aide du médium Mme T. S. ; ayant entendu le récit du fait qui nous occupe, je le relate ici, le mieux possible.

La comtesse est peintre amateur distingué, très réaliste dans l'art ; par conséquent, la figure du Nazaréen, telle que je l'ai décrite, ne ressemble en rien à sa manière de peindre. Il est aussi nécessaire de noter que ces phénomènes ne sont pas nouveaux pour elle, et que dans de semblables conditions, elle a déjà fait un bel ange, et une très belle Sainte Thérèse, exécutés comme le Christ et vus de face, chose remarquable, car c'est tout à fait contraire aux préceptes artistiques par lesquels, on doit éviter de reproduire une figure sans le moindre raccourci, pour lui donner la grâce et le mouvement.

Mme T. S., et l'artiste, unies d'amitié, se trouvèrent au mois de novembre dernier, l'une à Florence, l'autre aux Bains de Lucca ; pendant que la première éprouvait un vif désir de se rendre chez son amie, plusieurs circonstances l'en empêchèrent, et la comtesse l'invitait avec plus d'insistance que d'ordinaire d'aller la voir. En de telles conditions mutuelles d'intense désir de se réunir, il fut un jour, soudainement, communiqué par le médium,

(1) Auteur des deux volumes instructifs et intéressants : *Dans les Temples de l'Hymalaya* et *Dans le Sanctuaire*, à 3 fr. 50 chaque. Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

qu'elle devait recevoir une grande joie, de nature spirite, en allant à la villa de son amie. Finalement, elle partit et arriva.

Le premier matin, pendant qu'elle se trouvait dans l'atelier de la Comtesse, elle reçut auditivement l'ordre de dire à l'artiste qu'elle devait se dépêcher d'achever le portrait auquel elle travaillait, pour entreprendre un autre travail, avec le médium ; celle-ci, ayant demandé à l'esprit, de quel travail il s'agissait, il lui fut répondu : « Tu le verras, aujourd'hui même. »

En effet, lorsqu'après déjeûner elle se disposait à se reposer,comme d'ordinaire, elle eût une rapide vision du Christ, tel qu'il se trouve aujourd'hui si bien reproduit ; elle ignorait ce que pourrait être cette reproduction, et par conséquent, elle n'en parla pas.

Deux jours après, étant toutes deux dans l'atelier, le médium eut l'inspiration d'insister auprès de l'artiste, afin qu'elle prit une toile, et commençat son travail ; pendant que celle-ci exécutait à la hâte les ordres, et tenait à la main le fusain, le médium entendit murmurer, et dit tout haut : C'est le Christ, en le voyant à nouveau dans une rapide vision.

Mais à peine quelques tracés sur la toile, pour indiquer les traits principaux, les esprits dirent avec insistance : « Les couleurs, les couleurs ». Pendant deux heures suivies, on travailla ardemment, avec très peu de couleurs, ou plutôt, de légères nuances de couleurs, toujours diaphanes, diffuses, et comme inondées de lumière. Les indications et les corrections, 'après lesquelles la comtesse travaillait, étaient toujours données auditivement, pour les plus faciles, et écrites pour les plus difficiles,ces dernières avec les termes techniques ignorés du médium, qui ne connaît pas la peinture.

Pendant ces deux heures, médium et artiste, cette dernière n'est pas nerveuse, étaient l'une et l'autre nervossissimes, dominées par une étrange impression, assaillies, par secousses, de froid intense ; le médium roulait dans ses paupières de chaudes larmes. L'artiste, surtout, se désolait d'employer des teintes incolores, et demandait : « Pourquoi ne dois-je mettre aucune force dans ces teintes, pourquoi ces couleurs? »

Pendant trois jours, les séances se renouvelèrent aux mêmes heures, de 10 heures à midi, dans les mêmes conditions ; le médium dut pleurer, lorsque l'artiste ne réussissait pas à deviner la vraie manière de faire lever le regard du Nazaréen vers le ciel. Il lui fut ordonné de poser. On lui disait,dans un murmure : « Lève ton regard vers le ciel, en priant comme Jésus priait, lorsqu'il était en grande affliction. »

C'est ainsi que fut trouvée l'expression de ces yeux divins,dont toute l'âme s'extériorisait dans le regard. Au moment de poser sur la tête du Christ la couronne d'épines, l'artiste crut devoir s'inspirer du Christ de Guido Reni et

voulut l'imiter; en ce moment Mme T. L. qui se trouvait dans sa chambre, entendit qu'on lui disait de se rendre à l'atelier, pour dire à l'artiste que son idée était inexacte, qu'il fallait une vraie couronne d'épines, posée sur un objet quelconque, afin d'avoir l'impression dont cette couronne fut placée.

L'artiste orna la tête du Christ, ainsi que les esprits inspirateurs le voulaient, seulement, seulement, comme la tête dépassait un peu trop la couronne,ils s'empressèrent de dire : « Raccourcissez un peu le sommet de la tête ». « Et maintenant, fais une lumière jaunâtre, en auréole ». L'artiste voulait peindre des rayons, mais les esprits insistèrent : « Une lumière jaunâtre ». L'artiste, suivant la coutume de représenter le couronnement, faisait jaillir des gouttes de sang des épines et allait peindre ainsi; les Esprits s'y opposèrent à nouveau, avec ces précises paroles : « Aucune goutte de sang, car la couronne ne fut placée que par sarcasme ».

La forme de la bouche, fut ensuite chose difficile à déterminer ; l'artiste ressentait que ses inspirateurs n'étaient pas satisfaits. Le médium répétait; « ça ne va pas, ça ne va pas », et l'un et l'autre ne pouvaient trouver la véritable expression désirée ; finalement, on dit au médium, « dirige ton regard en haut, et fait une prière ». Alors, par une petite correction, la forme de la bouche, qui est si belle, fut trouvée.

De ce travail admirable, jaillit une nouvelle expression d'aspiration vers le ciel. de calme suave, de tranquille et intense et rayonnante douceur ; il y a une force d'expression pénétrante et magnétique, dans ses prunelles à moitié cachées sous les paupières, qu'on ne peut trouver sur la terre, et par conséquent, elle ne peut venir de la Terre. B. G.

La Comtesse a traduit cet article de l'italien en français, et j'écris sous sa dictée; ni l'un ni l'autre ne doit signer comme traducteur ; la Comtesse comme exécutrice suggestionnée, et intéressée dans le phénomène, ni par moi, simplement secrétaire. E. C.

LES ESPRITS NOUS PROTÈGENT

Je voudrais raconter aux lecteurs de la *Revue spirite* un fait qui prouvera une fois de plus, ce me semble, que les personnes mêmes qui s'acharnent à nier le spiritisme, sont parfois contraintes à confesser *qu'il y a pourtant quelque chose.*

Mes souvenirs me ramènent de quelques années en arrière. Nous discutions avec un de ces messieurs de la catégorie des *esprits forts* qui soutenait naturellement, *qu'il n'y avait rien, rien* ; qu'en somme, nous n'étions que matière; qu'un rêve éphémère nous fait jouer une tragi-comédie entre

deux stations : le berceau et la tombe, et qu'à bien réfléchir on est fondé à considérer la vie comme une mauvaise plaisanterie, à la façon de Voltaire.

Les convives de notre Table Ronde applaudirent pour la plupart à ces réflexions qui leur paraissaient d'une philosophie profonde et des commentaires équivalents allaient leur train.

Tout le spiritisme n'est qu'invention, supercherie ou superstition, tel fut l'ordre du jour qui allait être voté, malgré mes réflexions et mes arguments, prouvant plus qu'avec suffisance la fausseté du raisonnement.

« Ce qui est sûr, disait l'un des assistants, un gros bonhomme aux formes arrondies et rebondissantes, à la face rubiconde (nous l'appelions « notre oncle), « ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais rien vu, rien senti, ni rien entendu ; pourquoi croirais-je ce que les autres *prétendent* avoir vu, senti et entendu ; pour moi, il n'y a que mon témoignage qui compte, et vous, mon capitaine », dit-il en s'adressant à son voisin, l'*homme à la matière rêvante*, « avez-vous jamais rien vu qui ne puisse s'expliquer avec un peu de bon sens? »

« Non », allait répondre l'orateur de tout à l'heure, quand soudain il se ravisa, devint pensif et dit :

« Eh bien *oui*, pourtant une fois dans ma vie, j'ai vu un fait étrange que je n'ai pu m'expliquer, un phénomène devant lequel ma pensée a dû s'arrêter.

« Racontez, racontez », s'écria tout le monde d'un geste pressant, tandis que l'oncle esquissait un de ses plus malins sourires sceptiques, qui lui allaient si bien et pour lequel il était encore plus admiré que pour les plus savantes élucubrations de son cerveau complexe et fertile. « Voici », dit le capitaine, « l'histoire que je soumets à votre appréciation ».

« Une nuit, je rentrais du théâtre, me laissant aller tout le long du chemin à mes impressions, quand tout à coup je m'aperçois que je suis suivi d'une ombre. Bien entendu, je n'y prêtai pas d'attention, mais la voyant s'obstiner à coté de moi et me rappelant maintes agressions nocturnes, dont je jugeais inutile de tenter l'aventure, je fis un écart en cherchant à m'éloigner de quelques pas. Inutile effort. L'ombre imita mon mouvement et resta à égale distance. Intrigué j'eus envie de me retourner et de considérer mon importun compagnon de face, mais un secret instinct me retint ; je me contentai d'accélérer mon allure. Mon mystérieux Sosie fit de même. Quel ne fut pas mon étonnement quand je m'aperçus que quels que fussent mes mouvements, prenant à droite ou à gauche, hâtant ou ralentissant le pas, l'ombre, cette obsédante ombre, restait toujours à côté de moi, ne gagnant, ni ne perdant jamais de terrain.

J'avoue que j'eus peur, moi, qui n'ai pas tremblé devant l'ennemi, qui ne reculerai devant personne. J'eus peur et volontiers j'aurais accosté quelqu'un ou sauté dans un fiacre, pour me débarrasser de mon mystérieux compagnon ; malheureusement j'étais loin des stations de voitures, même de tout être humain, la rue étant complètement déserte.

Ne me voyant donc pas de secours possible, je me mis à courir, l'ombre de l'*autre* fit de même ; elle ne me rejoignit pas, mais elle tint bon à côté de moi, toujours à égale distance.

Que signifiait tout ceci ? Que me voulait ce compagnon ? Cette ombre appartenait-elle à quelqu'un ?

L'importun ne pouvait être un malfaiteur, puisqu'il ne cherchait pas à sortir des limites tracées par lui-même ; alors que me voulait-il ?

« Allons, me dis-je, peut-être suis-je le jouet de mon imagination, soyons calme et observons. Mais j'eus beau concentrer mon attention, faire appel à ma saine raison, c'est bien deux ombres que je voyais sur le chemin, la mienne et celle de l'*autre* ».

Ici l'oncle au sourire sceptique, interrompit le capitaine en disant :

— Pierre Schlehmil vous aurait payé cher pour que vous lui eussiez cédé la moitié de votre chance ».

Mais le capitaine, sans faire attention à l'interruption de cet éternel esprit farceur, continua :

« Enfin, j'arrivai à ma garçonnière, dit-il, et riez de moi, si vous voulez, la sueur froide me perlait au front.

Ayant pris ma clef, j'allais l'enfoncer dans le trou de la serrure, quand l'ombre soudain changea de place et se dressa devant moi, comme pour me barrer le passage.

Epouvanté, je m'enfuis.

Un mien ami qui habitait à peu de distance me reçut et m'offrit l'hospitalité.

Le lendemain matin, mon premier soin fut de rentrer chez moi. Déjà, je riais de ma bêtise de la veille, cherchant à me persuader que j'avais rêvé tout en marchant, quant, à ma stupéfaction, un spectacle étrange s'offrit à moi, en ouvrant ma chambre. *Le plafond effondré couvrait mon lit de ses décombres.*

Un frisson me secoua.

« Ainsi, voilà ton sort, me dis-je, si tu étais rentré hier au soir, tu aurais été enseveli dans ton propre lit. Béni soit la peur salutaire qui me fit reculer.

« Voici l'histoire véridique que je soumets à notre oncle et à sa sagesse ».

« Oui, oui, expliquez », criâmes-nous tous en chœur.

« Moi », dit l'oncle, je n'explique jamais rien ; je me contente de *nier*.

Un gros rire secoua son obésité puissante.

CLAIRE G.

AU SUJET D'ANNIE BESANT

Une grande voix s'est fait entendre dernièrement à Paris; celle de Mme Besant, l'apôtre le plus éloquent et le plus vénéré de la théosophie. L'hospitalière *Revue Spirite* me permet d'en parler à ses lecteurs — de leur présenter la femme autant que la conférencière — et je prierai nos frères spirites, d'oublier un moment les divergences qui nous séparent pour ne considérer que les points sur lequels nous sommes d'accord, les liens qui nous unissent. Liens réels et importants, certes, car ne nous tendons-nous pas la main par dessus le gouffre du matérialisme? Les premiers vous avez jeté le pont sur ce gouffre; vous nous avez rendu l'œuvre plus facile, aussi c'est de concert avec vous que nous voulons travailler, que nous voulons aller de l'avant. Si notre champ d'activité n'est pas le même, qu'importe! nos efforts sont dirigés vers ce but : la destruction du matérialisme.

Et ne faisons-nous pas cause commune en proclamant la grande fraternité des hommes, le principe de solidarité humaine et en cherchant à mettre en action cet idéal dans la société? cause commune en proclamant la non-réalité de la mort, les vies successives de l'âme, la loi de causalité, la destinée glorieuse de l'âme s'élevant, de vie en vie, vers la perfection, vers la Divinité?... Ces principes fondamentaux ne doivent-ils pas suffire à nous unir? Disons-nous sans cesse, frères spirites, que l'antagonisme est un mal, que la division est une faiblesse. Faisons la guerre à tous les sectaires, soit spirites, soit théosophes... ou plutôt supportons-les; — ce sera plus tolérant — mais ne les imitons pas. Et que parmi nous tous ceux qui ont la bonne volonté, l'amour et un esprit de conciliation, tous ceux qui ont l'intelligence ouverte à toutes les idées nouvelles, que ceux-là s'efforcent de contribuer à l'union et à l'harmonie de ces deux grands mouvements contemporains, le Spiritisme et la Théosophie.

Si la noble femme dont je vais vous parler est particulièrement chère aux théosophes, elle doit être tout au moins sympathique aux spirites, car jamais une parole amère, jamais une critique n'est sortie de sa bouche à propos du Mouvement spirite. Elle est la première, dans notre Cause, à prêcher la tolérance, les sentiments d'union et de fraternité; aussi de nombreux spirites assistaient à ses conférences.

Mme Besant n'a passé que cinq jours à Paris et n'a pas perdu son temps. Outre les quelques réunions qu'elle a présidées, donnant les enseignements théosophiques avec une simplicité, une clarté et en même temps une autorité remarquable, elle a reçu de nombreuses visites. Bien des esprits inquiets et timorés, bien des cœurs tristes sont revenus à la foi où à l'espérance au cours de ces entretiens particuliers. Les larmes aux yeux on nous a parlé de sa bonté exquise, de la profondeur et de la pureté de son regard, de son sourire angélique. Pour gagner un cœur, pour faire d'un curieux un admi-

rateur,et d'un admirateur un disciple dévoué, quelques paroles lui suffisent. Cette admirable femme est une magicienne;... mais c'est la magie blanche qu'elle exerce, la magie de la bonté, de l'amour, de la compassion. Elle a le rayonnement de l'être pur qui a vaincu le mal,qui a détruit la personnalité, qui ne sait plus dire une parole blessante ni concevoir une pensée amère. Tous les sensitifs, voire même bien des profanes, sont susceptibles de ressentir ce rayonnement magnétique. Et Annie Besant partout où elle va, apporte avec elle une atmosphère bénie.

J'engage les lecteurs de la *Revue Spirite* qui s'intéressent particulièrement à cette grande sœur aînée dans l'Evolution à se procurer son autobiographie (1). Ils y verront l'enfant, la jeune fille mystique, rêvant les grands dévouements et le martyre ; la jeune femme torturée par ses illusions détruites, meurtrie par la vie, souffrant dans sa foi. Ils comprendront les troubles, les doutes, les luttes de cette âme passionnément éprise de vérité et de justice, froissée par les dogmes et l'hypocrisie de la religion ; ils y verront ensuite la femme matérialiste, socialiste, la grande philantrope, allant jusqu'à se faire l'apôtre du Malthusianisme... et encore, et toujours cherchant la vérité. Vie dramatique, certes, mais encore plus dramatique par ses luttes intérieures que par ses difficultés matérielles, vie dramatique qui a abouti à la grande sérénité, à la conviction, à la lumière... à la souffrance peut-être encore... mais à la souffrance impersonnelle.

« Annie Besant me fait l'effet d'une sainte philosophe » me disait un ami, étranger à ces questions, et que la personnalité de la conférencière avait vivement frappé.

La première des conférences fut publique. Son titre « la sagesse antique » avait donné lieu à quelques malentendus. Ignorant que ce titre était celui de l'ouvrage le plus important de Mme Besant, un certain nombre de ses auditeurs étaient venus à la salle de la rue Serpente avec l'espérance d'entendre parler de l'Inde Antique.

La conférencière, au contraire, n'a fait que développer quelques points de l'enseignement théosophique. Elle a parlé des différents corps de l'homme, ou véhicules de l'âme, de la manière de développer les corps astral et mental ; de la connaissance de l'Au-delà, et de l'incompatibilité de la vie spirituelle — et du travail en Astral — avec les exigences de la vie moderne, toute de luxe et de confort. Elle a touché également à la réincarnation et à la loi de causalité ou karma. Me réservant de parler plus longuement des conférences privées je ne citerai que peu de chose de celle-ci. Voici comment Mme Besant résume son discours à la fin.

« Je vous ai dit que l'esprit français est attiré plutôt par les idées que par « les choses ; mais pour porter, de par le monde, l'étendard des idées, il

(1) Theosophical publishing Society, 26, Charing Cross. Londres « An Autobiography » A. Besant.

« faut choisir entre la vie et la forme. Il n'est pas possible de développer à la « fois cette vie des plans supérieurs et notre vie moderne de luxe et de plaisir, « on ne peut tout accorder au corps si on veut évoluer l'âme ; on ne peut « se donner entièrement au monde extérieur si l'on veut développer en soi « la vie intérieure, le monde du soi ; et si la France à l'avenir veut s'inté- « resser à ces idées, connaître les mondes invisibles, les pouvoirs de la vie « et de l'âme, il lui faut absolument simplifier l'existence matérielle, et « mettre des bornes au luxe et au plaisir. Voilà le choix que la théosophie « vous présente... Opter entre le corps et l'âme, entre le luxe et l'idée, « entre la vie et la forme ; choisir les biens matériels, le luxe et la forme « c'est la mort ; choisir l'âme, l'idée, la vie, c'est l'immortalité. . . . . .

Au cours de cette conférence, Mme Besant a également prononcé quelques paroles, qui peuvent toucher particulièrement les spirites. « Nous ne croyons « pas, a-t-elle dit, nous autres théosophes que le chemin suivi par nos frères « spirites soit le meilleur pour arriver à la connaissance de l'Au-delà. Si l'on « rappelle les âmes sur le plan physique qu'elles ont quitté après la mort, « on les rattache encore davantage à ce plan physique. Si nous désirons « communiquer avec les désincarnés, il faut travailler à nous développer « nous mêmes plutôt que de les attirer à nous sur la terre. En nous puri- « fiant nous pouvons très bien arriver à communiquer avec ces âmes, et la « théosophie nous enseigne à nous élever vers ces mondes supérieurs. »

Ce que Mme Besant n'ajoute pas, c'est que c'est là un long et difficile apprentissage ; que ce n'est qu'après de patients efforts de concentration, de patientes luttes pour dominer la nature inférieure ; en travaillant sans cesse à se purifier, à se spiritualiser pour ainsi dire, et par dessus tout en cherchant à étouffer la personnalité, que l'on arrive à prendre conscience dans le Monde astral. Alors ni la mort ni la séparation n'existent plus, et l'on peut être au service de l'humanité nuit et jour . . . . . .

Le lendemain Mme Besant parlait du christianisme au point de vue théosophique. Dans cette conférence qui a beaucoup frappé quelques théologiens, Mme Besant a insisté sur la nécessité d'un enseignement ésotérique dans l'Eglise. En citant les anciennes religions elle a appuyé sur le fait que dans les premiers temps du christianisme, cette tradition avait été conservée. Dans l'Evangile il est clairement affirmé que Jésus donnait à ses disciples un enseignement ésotérique, ignoré de la foule. Saint Paul, plus tard, parle aussi des vérités cachées, de « la sagesse réservée aux parfaits », c'est-à-dire aux initiés et saint Clément d'Alexandrie dit en parlant des « Mystères de Jésus » : « Il ne faut pas désirer que toutes choses soient communiquées « au peuple ; les bienfaits de la sagesse doivent être donnés uniquement à « ceux qui ont été purifiés dans leurs âmes, même en rêve »... « Voici des « paroles qui ont une signification importante, ajoute à ce sujet Mme Besant ; « le rêve dont parle saint Clément est un état de transe mystique ; or, c'est

« en corps astral, pendant cet état de transe, que la première initiation est « généralement donnée ».

« Si les mystères de Jésus existent encore aujourd'hui, où peut-on les apprendre? » dit encore la conférencière. « Que les Eglises répondent... car c'est une question de vie et de mort ».

Annie Besant entreprend ensuite d'éclairer quelques-uns des sacrements et des dogmes de l'Eglise. Son explication de la Trinité est réellement magistrale. Trop longue pour être reportée ici, je ne puis en dire que quelques mots. « Dieu est Unité... et le Dieu Unité ne saurait être personnel, c'est-à-dire borné, limité ; — un Dieu personnel ne peut avoir une existence *illimitée*. Mais Dieu, quoique Unité, *se manifeste toujours comme Trinité* ; et ces trois aspects du Dieu manifesté sont : 1° l'existence, la source de la vie et de la conscience (le Père) ; 2° l'Esprit divin, l'amour (le Fils) ; 3° l'intelligence créatrice des mondes (le Saint-Esprit). Ces trois aspects, ces trois masques (du latin *persona*) constituent donc le Dieu personnel, voilant l'existence infinie, illimitée du Dieu réel, du Dieu-Unité. . . . . .

Passons à la troisième et dernière conférence où Annie Besant a mis toute son âme, toute sa conviction. Ce que j'en dirai semblera bien froid, bien sec, mais rien ne pourrait rendre l'impression produite, l'émotion soulevée par cette grande voix.

La conférencière commence par nous montrer l'importance de la pensée. « Le corps mental de l'homme, siège de la Pensée, peut être fait, soit de la « matière la plus grossière, soit de la matière la plus subtile du plan « mental... Chaque fois que l'on pense, on produit un groupe de vibrations, « lesquelles vibrations expulsent du corps mental la matière qui ne peut « vibrer en accord avec elles, et y attirent, en revanche, la matière qui peut « leur répondre ». On voit donc que le corps mental est une création de notre pensée et que nous le construisons grossier ou pur, suivant que nos pensées sont grossières ou pures. « Les vibrations de la pensée commencent « par des impulsions venant du dehors, par les idées d'autrui, se communi- « quant à nous par la parole ou par la lecture. Ainsi, en lisant l'œuvre de « quelque homme de génie, de quelque auteur éminent, la conscience « humaine est frappée par les vibrations de ces pensées et subit, par là, des « modifications qui, à leur tour, provoquent de nouvelles vibrations dans « la matière du corps mental ». On voit ainsi qu'au contact de grandes et nobles idées, le corps mental de l'homme se transforme, s'épure et s'affine. Pour se construire un bon corps mental il faut avoir, dans la vie, un grand idéal auquel on pense continuellement, un idéal qui nous formera peu à peu à son image ; puis il faut pratiquer la méditation avec régularité et persévérance. « La méditation donne de l'énergie à l'âme et la rend maîtresse du corps » ; c'est une concentration profonde de la pensée sur un point déterminé et il est nécessaire de s'y adonner chaque jour. Mme Besant ne parle pas ici de ces rêveries vagues et flottantes ou de cet état passif dans lequel

les idées d'autrui se réfléchissent continuellement en nous. Ainsi qu'elle le dit ailleurs « notre mental est comme une maison ouverte à tous, et dont « seuls nous n'avons pas la clef ; nous ne sommes pas maîtres de nos pensées ».

Il est donc nécessaire de contrôler nos pensées, de méditer et d'avoir un grand idéal pour nous développer mentalement et spirituellement.

« Cet idéal, la théosophie nous le donne : c'est l'homme parfait, l'homme « équilibré dont l'évolution est comme une harmonieuse symphonie ».

Comment, maintenant, s'acheminer vers cet idéal ? Mme Besant nous explique que la conscience humaine, quoique unité, possède trois aspects (voilà qui nous rappelle le Dieu unité et trinité). Ces trois aspects, en se réfléchissant sur les plans supérieurs, se présentent comme suit : « 1° La « raison ou reflet de l'intelligence supérieure ; 2° les émotions ou reflet « de l'amour ; 3° la vie réelle (spirituelle) ou reflet de l'existence physique, « matérielle ». Il faut donc travailler à réaliser cet idéal dans le corps, dans les émotions et dans l'esprit.

1° Le corps physique doit être le serviteur obéissant de l'âme et non son maître. Il ne faut pas que la fatigue, le froid ou la faim puissent l'empêcher d'agir ; pour en faire un corps humain et non un corps animal, il est absolument nécessaire de le dompter, de réprimer ses désirs. Bien dirigé, soumis à la modération en toutes choses, il devient, pour l'âme, un instrument admirable.

2° Les émotions ne doivent pas être détruites (ce à quoi tendent les occultistes de la route à gauche), mais elles doivent être cultivées malgré la souffrance qui en découle, car la souffrance apprend la sympathie, la compassion envers les malheureux. Il faut donc cultiver les émotions, mais il faut surtout les purifier ; des plans inférieurs, elles doivent s'élever aux plans supérieurs ;... « les émotions sont les ailes de l'oiseau ».

3° Il faut développer l'intelligence, la développer au moyen de la lecture, d'abord ; éviter de lire des ouvrages frivoles et surtout de donner beaucoup de temps aux journaux qui dissipent l'attention en nous faisant continuellement sauter d'un sujet à l'autre. La lecture *suivie* d'un ouvrage *qui fait penser*, voilà ce qui développe l'intelligence, ainsi que de prendre l'habitude de s'arrêter à toute page pour réfléchir longuement sur ce qu'on a lu. De nos jours, on croit s'instruire en voulant tout lire ; mais « la véritable sagesse « est de lire peu et de méditer longtemps. » Un autre moyen de développer l'intelligence est d'étudier les lois de la nature en cherchant à les comprendre. . . . . .

Quand l'intelligence a évolué ainsi ; lorsqu'on a compris les lois de la nature, que l'on peut méditer, fixer sa pensée sur un point déterminé ; quand les émotions se sont purifiées et que l'on s'est construit, grâce à ces conditions, un bon corps mental, on a terminé son évolution humaine et

l'on commence à se préparer pour *l'évolution surhumaine*, que suivra *l'évolution divine*.

Pour se préparer à cette seconde évolution il faut s'appliquer à développer en soi certaines capacités indispensables à l'homme qui veut franchir la première initiation. Ces facultés sont, en abrégeant :

I. Le discernement, c'est-à-dire la faculté de distinguer ce qui est réel de ce qui est illusoire, la vie de la forme, — la vie cachée sous la forme qui se brise.

II. Le détachement (1), qui est le complément de cette première faculté, car on ne peut se détacher des choses aussi longtemps que la forme s'impose à nous, et que le transitoire dérobe à nos yeux ce qui est éternel.

III. Le contrôle des pensées et celui des actions ;

IV. La tolérance parfaite, vertu rare et difficile, qui ne demande aux hommes que ce qu'ils peuvent donner, et regarde le criminel comme un frère plus jeune.

Ici Annie Besant s'est élevée à une éloquence qui a vivement impressionné son auditoire. « Vous et moi nous avons été criminels dans des vies « passées, maintenant peut-être sommes-nous des saints ; le criminel d'au- « jourd'hui sera un saint dans les siècles à venir. Pourquoi haïrait-on l'en- « fant qui commence son éducation dans le monde?... Ne demandez jamais « d'une âme ce qu'elle ne peut donner à son point actuel d'évolution ; « Ne soyez sévères qu'avec vous-mêmes. »

V. Autre faculté nécessaire : l'endurance, le pouvoir de tout supporter avec patience et sans ressentiment ; considérer toute chose, toute injure subie comme un Karma des existences antérieures, comme une dette à payer au passé, et se montrer reconnaissant envers celui qui nous donne l'occasion de payer cette dette.

Puis développer l'équilibre ; développer la confiance en soi. Non pas dans l'animal qui est notre soi inférieur, mais dans le soi supérieur, le soi divin, et également la confiance dans les grandes âmes qui sont les Sauveurs de l'humanité.

Voilà les qualités à évoluer sur le sentier probationnel, le sentier qui conduit à la première Initiation. La grande conférencière nous parle ensuite de l'*évolution surhumaine*, des quatre initiations par lesquelles l'homme doit passer avant de devenir Maître, et des capacités, des vertus exigées alors en perfection ; le disciple doit s'étudier en tout à la perfection, ne rien laisser dans son travail intérieur ou extérieur, d'incomplet ni d'inachevé. Je regrette de ne pouvoir parler de ces différentes initiations et de devoir écourter ainsi cette belle conférence ; d'ici peu de mois, du reste elle sera publiée ; je n'en citerai plus que les dernières lignes.

(1) Ce détachement conduirait une âme insuffisamment évoluée à l'égoïsme ; il ne s'agit ici que des candidats à l'initiation.

« Arrivés à la perfection, au lieu d'entrer dans le bonheur éternel, dit « Mme Besant, que font les grandes âmes, que font les Maîtres ? Ils regar- « dent avec compassion ce monde de souffrances, cette Humanité qui se « débat dans les fers et ils se disent : je suis libre, mais je veux porter les « fers puisque l'Humanité les porte ; je sais tout... eh ! bien je veux par- « tager tout ce que je sais avec mes frères ; j'ai la joie parfaite... je veux la « la donner aux hommes ; j'ai la force, je veux la partager avec la foule ; « j'ai la pureté, ... je veux l'apprendre à ceux qui sont impurs. Je ne veux « pas être sauvé, je ne veux pas être libre pour moi-même ; je ne veux pas « *savoir* pour moi-même ; je suis *un* avec l'humanité et je ne veux pas « l'abandonner à sa misère...

« Et ils reviennent sur la terre revêtus du corps physique ; libérés ils re- « descendent en prison afin de libérer les prisonniers. Ce sont là les grandes « âmes que nous appelons les maîtres..... tels sont ceux qui ont fondé la « Société théosophique. »

Les personnes qui ont entendu ces paroles élevées et miséricordieuses garderont un inoubliable souvenir de celle qui les prononçait, toute transfigurée et avec une conviction pénétrante ; un souvenir inoubliable de cette noble femme, grande âme entre toutes, qui suit la voie étroite et douloureuse de l'initié pour accomplir — elle aussi un jour — l'acte sublime de « la grande Renonciation. »

A. J. Blech.

THE CLAIRVOYANCE OF BESSIE WILLIAMS

Londres, préface de Florence Marryat.

Bessie Williams (Mme Russell Davies) fut l'amie de Florence Marryat, le célèbre auteur spiritualiste, qui lui a consacré un des plus curieux chapitres de son ouvrage bien connu *There is no Death*. C'est probablement le médium le mieux doué du monde entier sous le rapport de la seconde vue. Accoutumée, dès l'enfance la plus tendre à voir les Esprits aussi normalement que les vivants, elle vécut littéralement sur la frontière des deux mondes. Assistée par ses guides qui sont célèbres de l'autre côté de la Manche, « Renée », « Godness », « Ned » et surtout la petite Peau-Rouge « Dewdrop », véritable enfant terrible, il était impossible de lui rien cacher du passé et même du futur.

Il faut lire le récit extrêmement intéressant laissé par cette femme de cœur, des expériences les plus variées et les plus émouvantes de ces vingt-cinq années, consacrées à consoler et à éclairer ses contemporains sur les grandes vérités de l'au-delà. Nous ne pouvons que regretter qu'elle ait fort peu tenu note des événements singuliers de sa vie. Cela tient évidemment à ce qu'ils n'avaient plus pour elle l'étrangeté qu'ils ont pour nous. Quoi qu'il en soit, il en reste assez pour éveiller le plus grand intérêt de quiconque *sait* que si extraordinaires que soient ces choses, elles ne sont point impossibles.

G. B.

FAISEURS DE PLUIE

Voici le complément du récit que m'a envoyé M. Jean Finot :

« Les faiseurs de pluie étaient logés dans une hutte contiguë à la mienne. Par certains moyens connus de tous les occultistes, j'eus bientôt gagné leur confiance; ils consentirent à me montrer leur savoir-faire. Un grand feu fut allumé au centre de la hutte et nous nous assîmes autour, aux trois sommets d'un triangle imaginaire. Ils jetèrent dans le feu des herbes sèches et certaines poudres minérales que je reconnus soigneusement, puis ils commencèrent à chanter et à se balancer en arrière et en avant.

Tout à coup ils se levèrent, et le vieillard fit sur le feu comme une série de passes mesmériques. Au même instant, le feu se remplit de serpents vivants, dans lesquels je reconnus le terrible trigonocéphale, le plus redoutable des serpents d'Afrique.

Puis à un commandement monosyllabique prononcé en arabe, les serpents qui avaient commencé déjà à se répandre dans la hutte, se replongèrent dans le feu et disparurent. Le plus jeune, qui n'avait pris aucune part à cette expérience, ouvrit alors sa bouche toute grande, et une tête de serpent y apparut, il saisit cette tête et retira de sa gorge un trigonocéphale de deux à trois pieds de long, qu'il jeta également dans le feu. « Encore » lui criai-je, et à l'instant, il recommença à plusieurs reprises.

J'ajouterai ici, qu'à l'exception de leurs coiffures de plumes, les deux hommes étaient absolument nus, et que toute idée de jonglerie ou d'escamotage doit être écartée.

Le vieillard s'étendit sur le sol et, à sa demande, nous le soulevâmes par les chevilles et par la tête, à une hauteur d'environ trois pieds. Il était parfaitement rigide. Puis nous l'abandonnâmes et il fit, *flottant dans l'air*, le tour de la hutte. Je le suivais de très près. Il s'approcha du mur, et je le vis bientôt flotter *dans l'obscurité extérieure*, bien que le mur n'eut aucun trou. Quand il rentra, toujours flottant dans l'air, dans la hutte, les plumes de sa coiffure et sa peau noire, ruisselaient de pluie.

L'expérience qui suivit fut une évocation. Ils jetèrent dans le feu d'autres substances et des gommes odoriférantes, et après un long silence qui me parut durer une heure, troublé seulement par les murmures du vieillard qui répétait la formule nécessaire, la figure d'un vieillard vénérable apparut au centre du feu. C'était évidemment un Anglais. Il était nu et avait sur le dos une longue cicatrice, de couleur pourpre. Malgré mes efforts, je ne pus tirer de lui un seul mot. Quant au vieux faiseur de pluie, il tremblait comme une feuille et contemplait l'apparition, avec stupeur.

Certainement, ce n'était pas un Anglais qu'il attendait, mais un nègre ; il

finit enfin par prononçer les deux mots nécessaires, et l'apparition s'évanouit.

Ils terminèrent par quelque chose de beaucoup plus sérieux et que j'étais fort désireux de voir, car ce n'était rien moins qu'une reproduction des célèbres mystères des prêtres de Baal. Les deux hommes se mirent à tourner, en sens contraire, autour du feu, dans un cercle aussi large que l'espace dont ils disposaient le leur permettait. De temps en temps, ils faisaient un tour sur eux-mêmes, en chantant un chant étrange. Ensuite, ils accélérèrent, à la fois, le mouvement et le chant, en continuant à tourner comme des toupies. Cela aboutit à un bruit assourdissant, et tout à coup, dans leur main droite, apparut un couteau étincelant. Toutes les fois qu'ils passaient l'un près de l'autre, ils tailladaient leurs chairs nues, la poitrine, les bras, le visage et les flancs... La scène était d'une indicible horreur !... — Les deux figures noires ruisselaient de sang, et les cris continuaient plus effrayants que jamais. On eut dit d'une apparition du Pandæmonium. Une mare de sang couvrait le sol de la hutte; il exhalait cette odeur particulièrement écœurante du sang nègre.

Enfin, les girations s'arrêtèrent et le plus jeune tomba sur le sol, complètement épuisé. Le vieillard ramassa alors les deux couteaux, les essuya soigneusement, et enduisit avec précaution les deux côtés de la lame, d'une sorte d'horrible onguent. Les blessures profondément creusées dans les muscles, continuaient de saigner avec abondance, mais c'était évidemment du sang veineux, et aucune artère ne semblait avoir été offensée. Le vieillard prit le couteau enduit d'onguent et le passa dans les blessures de son camarade, dont les lèvres béantes se rapprochèrent immédiatement. Il prit du même onguent dans ses mains, et lui frotta tout le corps avec vigueur. En un instant, le sang s'arrêta, et les plaies se fermèrent immédiatement, sans laisser de traces. N'eût été la mare de sang, toujours visible sur le sol, j'aurais pu croire que j'avais rêvé. Le jeune homme rendit à son tour, le même service au vieillard, et tous deux vinrent se présenter à moi pour être examinés. *On ne voyait même pas une cicatrice.* Le lendemain, ils avaient disparu sans que personne sût où ils étaient allés. Je ne les ai jamais revus.

JOSEPH DE KRONHELM.

R. D. L. R. Les Parisiens, pendant les mois de mai et juin, ont eu, au Jardin d'acclimatation, les Derviches qui, chaque jour, leur ont donné le spectacle de blessures horribles faites dans les mêmes conditions et guéries par le même procédé. Plusieurs fois les Aissaouas, venus à Paris, nous ont gratifié du même spectacle stupéfiant, dès que, par des danses étranges, ils s'étaient hypnotisés pour être insensibles.

CONFÉRENCE SPIRITE A ORLÉANS

Du *Progrès du Loiret*, 12 mai :

Avant-hier soir, hôtel Sainte-Catherine, M. Léon Denis, un des chefs connus du spiritisme français, donnait une soirée-conférence sur le *spiritualisme expérimental*. La salle choisie était malheureusement un peu trop petite. Parmi les assistants, un certain nombre de dames et MM. Fernand Rabier député, Chenou, Léoman, Barachet, etc.

M. Gavot, conseiller général du Loiret, présente M. Léon Denis aux auditeurs qui presque tous le connaissent pour avoir lu quelqu'un des ouvrages très étudiés et fort bien écrits, qu'il a consacrés à la doctrine qu'il représente avec tant d'autorité.

Ce serait faire injure à M. Denis que de ne voir en lui qu'un conférencier à la parole abondante, facile et cependant précise. Ses conférences sont aussi des actes : elles ont pour but de provoquer ceux qui les entendent à des expériences personnelles d'où peut sortir une conviction. Il a exposé à grands traits l'histoire du spiritisme dans ce dernier demi-siècle, et montré avec quelle ardeur les savants de tous les pays se sont engagés dans la voie nouvelle ouverte à leurs investigations. La France est restée en retard; mais les progrès faits en ces dernières années permettent d'espérer que nous arriverons vite à rejoindre les étrangers.

Sur une question posée par M. Chenou, conseiller à la Cour d'appel, M. Denis développe avec beaucoup de chaleur et un grand bonheur d'expression les satisfactions nouvelles que le spiritisme peut donner aux esprits curieux et inquiets de pénétrer les profondeurs mystérieuses de l'au-delà. Le spiritisme s'adresse à ceux que le scepticisme tourmente : il pourrait réunir, dit le conférencier, dans une conciliation triomphante, le matérialisme qui abaisse et le spiritualisme qui égare.

On sait qu'en 1900 il y aura un *congrès spirite*. Voici, d'après un de nos confrères, en quoi il consistera, probablement :

« Au point de vue purement spirite, le congrès sera une sorte de concile proclamant les croyances fondamentales de l'Ecole. Celles-ci comprennent actuellement : 1° l'existence et l'immortalité de l'âme ; 2° la connaissance du corps spirituel, ou périsprit ; 3° la communication entre l'humanité terrestre et l'humanité désincarnée (lisez les morts). Le comité se propose d'y ajouter la croyance à l'existence de Dieu et la croyance aux vies successives.

« Les adversaires du spiritisme se font volontiers une arme de la divergence qui existe entre les différentes écoles au point de vue des vies successives. Mais cette divergence n'est qu'apparente, car les pays qui n'admet-

tent pas les vies successives sur la terre, croient cependant, à une évolution continue de l'âme par des migrations ininterrompues sur d'autres mondes. La question est donc de savoir si ces étapes s'accomplissent sur le même monde, ou si elles ont lieu chaque fois sur une planète différente, et c'est ainsi qu'elle se posera devant le congrès de 1900.

« Il nous semble qu'elle ne se résoudra pas sans quelques difficultés, le comité ayant prétendu qu'elle soit | démontrée par une « méthode rigoureusement scientifique ». Quoi qu'il en soit, il ouvre dès à présent, une immense enquête dans les groupes spirites, afin de réunir le plus de documents possibles sur ce sujet. Et il demande que les adhérents fassent, connaître :

a) Tous les cas de réminiscence ou de souvenirs personnels relatifs à une vie antérieure.

b) Toutes les communications d'esprits affirmant avoir vécu plusieurs fois sur la terre, surtout quand ces communications établissent l'identité de l'esprit;

c) Toutes les prédictions réalisées, faites par des esprits annonçant qu'ils vont revenir habiter parmi nous et qu'ils s'y feront reconnaître.

Voici un programme d'études qui ne pêche certainement pas par la banalité. Le comité espère qu'il permettra d'établir une évidence scientifique et qu'on arrivera à être fixé sur le sort de l'âme, surtout par la multiplicité des témoignages qui se produiront. Il paraît, en effet, que le spiritisme est en plein développement, et que le nombre, déjà considérable des croyants, augmente tous les jours.

LE TORT DE SOULAGER

Les lecteurs du *Journal* connaissent le « nouveau Saint Paul » qui guérit par l'imposition des mains. Si impossible, et trop proche du merveilleux, que puisse paraître ce moyen à ceux qui n'ont point recherché ce qu'était l'action des « initiés » de jadis, de Christ et des Apôtres, qui veulent ignorer la puissance fluidique et la nature de l'Esprit, il s'est affirmé en d'indéniables circonstances; pour ma part, souvent j'en ai constaté, contrôlé les effets, je les ai même personnellement éprouvés. Depuis quelques mois, tout Paris défile en grande mode, et non en vain, devant le « nouveau Saint Paul »; mais, depuis des années, dans une humble petite salle au fond d'une cour, une femme d'énergie et de douceur, véritablement inspirée et soutenue par ce qu'elle appelle ses « bons amis », sans nul orgueil, sans nul profit, infatigable mais simple instrument d'une force

bienfaisante, réalise de ces miracles. J'ai vu chez cette admirable Mme Laffineur, rue du Château-d'eau, de véritables résurrections; j'ai vu des sourires revenir et durer sur les visages les plus désespérés, et la reprise là où les médecins avaient abandonné tout.

Qu'est au juste cette force? La médiumnité guérissante, comme toutes les autres médiumnités, n'a pas encore été dégagée de son mystère, mais expérimentalement elle fait ses preuves, elle est; dans les immenses travaux des savants spiritualistes américains, anglais, allemands, dans les livres de Léon Denis et de M. Gabriel Delanne, dans les communications de Mme Noëggerath et les bulletins des innombrables Sociétés d'études psychiques, elle se rattache à un ensemble, à la doctrine de l'au-delà spirite : mais quand on songe aux progrès accomplis par cette doctrine en moins de cinquante ans, il est permis de supposer qu'un avenir proche fixera bien des détails. Nous ne sommes encore que sur le seuil d'une vérité qui révolutionnera le monde.

En attendant, consciencieusement et traditionnellement, le parquet, paraît-il, manifeste, il s'occupe à poursuivre « le nouveau Saint Paul » pour exercice illégal de la médecine. S'il y réussit, ce sera un assez joli étonnement. Voilà un homme qui ne prescrit aucun médicament, qui ne donne point d'ordonnance, qui ne donne même pas de conseil, qui ne reçoit pas d'honoraire, qui ne fait que du bien, qui en tout cas ne fait pas de mal, — singulier médecin. Il en faudrait plus d'un comme celui-là. — Mais espérons encore que M. de Valles, le distingué magistrat commis à cette instruction, ne fera pas à cet homme un crime d'avoir su inspirer et non exploiter la confiance, de s'en remettre au Dieu qu'invoquait Ambroise Paré, et de croire, d'une façon au moins inoffensive, qu'une mission de fraternité et de charité, ça peut exister.

ALEXANDRE HEPP.

A Paris, que de guérisseurs connus, et surtout que de guérisseurs inconnus, modestes, qui, sans bruit et sans autre désir que celui d'être utiles, guérissent leurs semblables; bientôt, ils seront légion, et les docteurs de nos facultés acquérant ce don, produiront des cures extraordinaires, dans les cas, où, ils reconnaissent actuellement leur impuissance.

Lecteurs assidus de la *Revue spirite*, demandez les volumes qui suivent, pleins d'intérêt et de savoir :

Une échappée sur l'infini, par Ed. Grimard. . . . . 3 fr. 50
Au pays de l'ombre, par Mme d'Espérance, 28 figures hors texte. . 4 fr. »
L'âme est immortelle, par G. Delanne. . . . . 3 fr. 50
Christianisme et spiritisme, par L. Denis . . . . . 2 fr. 50
Après la mort, par L. Denis . . . . . 2 fr. 50

Sous presse, deux nouveaux volumes.

LES ASPIRATIONS

Du soleil.

Le soleil attendu réchauffe la planète :
Sous ses rayons divins, éternellement purs,
Se ranime tout être et se font les fruits mûrs,
L'homme et la bête vont, et la plante végète.
Sous son flambeau vainqueur la glace crève et fond
Et se résoud en eau bienfaisante et très douce,
De l'arbre séculaire à la première pousse
Le végétal qui croît goûte un charme profond,
Et l'homme éprouve aussi l'ivresse de ses flammes.

Mais il n'a pas séché le fiel de ma rancœur...
J'aspire vers le jour où le soleil des âmes
Fera fondre à jamais la glace de mon cœur.

JULIEN LAROCHE.

EXQUISSE DE RÉFORME RELIGIEUSE ET SOCIALE (1)

LES RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE PAR FRÈRE JACQUES

Voici un petit livre qui arrêtera l'attention des esprits préoccupés des grands problèmes qui s'agitent présentement.

L'auteur, une femme, n'est pas à ses débuts dans la littérature religieuse et scientifique; en de courts chapitres, elle a su condenser ses croyances spiritualistes qui nous ont paru d'une largeur et d'une élévation que nos lecteurs sauront apprécier.

Laissant au tempérament de chacun la liberté de choisir les formes dogmatiques qui leur conviennent, ou même de s'en passer, elle insiste sur la moralité de la foi en un principe unique, mystérieux et puissant et sur ce que le christianisme pris dans sa source primitive, c'est-à-dire dans les paroles de Jésus, peut donner de lumière et d'espérance aux âmes qui en peuvent faire les étoiles polaires de leur vie.

L'auteur ne se dénonce pas *spirite*, seulement elle indique ce que la science psychologique qui nous est chère renferme d'avenir. *L'immortalité* conditionnelle, conception répandue en Angleterre et dans les pays protestants, lui paraît acceptable, sans cependant préjuger comment la *seconde mort*, dont il est parlé dans la Bible (2), doit arriver. Est-ce après la vie de l'incarnation terrestre ou après une succession d'incarnations ici-bas ou ailleurs? L'auteur n'en dit rien.

(1) *Revue chrétienne* du 1er mai 1899.
(2) Apocalypse, XXI-8.

Mais ce qui nous a paru d'une haute portée sociale, c'est le plaidoyer vibrant et souvent éloquent en faveur de *la nationalisation du sol*. L'auteur n'est pas collectiviste d'une façon absolue, seulement en ce qui concerne la propriété terrienne, celle qui a besoin de l'effort permanent de l'homme pour fournir à son alimentation, l'auteur demande le concours ferme de l'Etat, et indique un peu sommairement, selon nous, les mesures *lentes et progressives* qui lui paraissent capables d'obtenir tout le dévouement que réclament les travaux agricoles.

A ce propos elle attaque le militarisme qu'elle considère comme une cause de ruine et de démoralisation ; elle termine par une sorte d'hymne « à la Terre mère de toute richesse et de toute beauté ». C'est ainsi qu'on l'a dit ailleurs, *une œuvre courageuse*.

Nous regrettons que l'auteur ait choisi un pseudonyme aussi... bizarre et qui malheureusement a une fâcheuse odeur cléricale. C'est là un bien petit détail.

L'ouvrage se vend un franc. Un tirage à part du chapitre relatif à la nationalisation du sol se vend 0 fr. 25.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Du *Phare de la Loire* (Nantes) :

« Jamais le besoin de lumière sur des questions vitales, auxquelles se rattacha d'une manière étroite le sort des sociétés, ne s'est fait sentir d'une façon plus impérieuse. Fatiguée des dogmes obscurs, des théories intéressées, des affirmations sans preuves, la pensée humaine s'est laissée, depuis longtemps, envahir par le doute.

« Une critique inexorable a passé au crible tous les systèmes. La foi s'est tarie dans sa source; l'idéal religieux s'est voilé. En même temps que les dogmes, les hautes doctrines philosophiques ont perdu leur prestige. L'homme a oublié à la fois le chemin des temples et celui des portiques de la sagesse. »

C'est en ces termes que M. Léon Denis résume l'idée du livre nouveau qu'il vient de faire paraître chez Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. C'est pour répondre aux données de ce redoutable problème de l'au-delà qu'il a écrit SPIRITISME ET CHRISTIANISME. Le titre même de son ouvrage indique suffisamment l'esprit qui l'a guidé.

Dans la première partie, M. Denis examine l'état actuel du christianisme et se demande s'il a gardé la pureté philosophique des enseignements de Jésus-Christ.

Dans le seconde, il cherche à lier l'esprit primitif du christianisme à la morale spirite.

Tous les problèmes philosophiques et sociaux de notre époque sont passés en revue dans ce livre, écrit d'un style clair et imagé par un penseur animé d'un vif désir de conciliation, avide d'une synthèse qui satisfasse toutes les consciences, tous les cœurs épris d'idéal, toutes les âmes vraiment religieuses.

Cette synthèse, l'auteur la trouve dans cet enseignement supérieur et universel, jusqu'ici partage exclusif de quelques sages.

M. Léon Denis n'a pas fait une œuvre de combat. Il s'est contenté de reproduire, dans ces pages, les principes élevés que les intelligences d'élite ont recueillis, disent-ils, dans la méditation et dans leur commerce avec l'invisible. La doctrine des Esprits, ajoute M. Denis, n'est pas un système particulier, mais la philosophie éternelle et divine, enseignée par le Christ, ainsi que par les écoles secrètes de l'Orient et qui, dans ses grandes lignes, embrasse tous les temps et tous les pays.

Graduellement, pense l'auteur, elle conduira l'humanité à un rapprochement de tous les systèmes, à une fusion de toutes les doctrines en une même foi qui ne sera plus une religion incarnée en des formes étroites, mais plutôt un idéal de lumière, une large recherche des choses, une vie large de l'esprit.

C'est donc là, à la fois, une lecture attachante et sérieuse. Aussi nous la recommandons à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent.

Un écrivain très expert, nous donnera pour le mois prochain un compte-rendu bien complet du beau et bon volume de M. Gabriel Delanne : L'*Ame est immortelle*, *démonstration expérimentale*, dont le colonel de Rochas nous dit le plus grand bien. Le colonel est un juge expert, et nos lecteurs voudront lire cette œuvre excellente : 3 fr. 50.

M. Ed. Grimard, écrivain bien connu, collaborateur de la *Revue des Deux Monde*, et professeur renommé, fait paraître à notre librairie : *Une échappée sur l'infini*, *vivre*, *mourir*, *renaître*, synthèse spirite d'un maître penseur et d'un véritable écrivain : 3 fr. 50.

Enseignements spiritualistes, reçus par le professeur d'Oxford, Stainton Moses (M. A. Oxon), vient de paraître, traduit par la générale X... Cette œuvre remarquable, de tout premier ordre, est un in-8 de 320 pages. 3 fr. 50.

NÉCROLOGIE, DÉCÈS DE J. LERUTH

Monsieur Leymarie,

L'esprit de notre ami Joseph Leruth, est revenu le 2 courant, dans la véritable patrie, après une longue maladie qui l'a torturé pendant 18 mois ; il avait des souffrances sans nom, supportées avec calme et la résignation que donne la foi spirite, et vu sa dernière heure avec sérénité et confiance ; il en parlait avec sa femme et ses enfants comme d'un simple voyage. Président et fondateur du groupe spirite l'*Espérance*, de Poulseur, depuis 22 ans, il s'en est occupé avec un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais ralentis ; il a droit à l'estime, à la reconnaissance de notre groupe. Nous l'aimons tous et lui jurons une éternelle affection.

Homme d'action, pour tout ce qui est noble, juste et grand, il s'était voué au socialisme sérieux et rationnel, avec une ardeur peu commune. D'une intelligence rare, d'un caractère doux et ferme à la fois, la sincérité et la logique de son raisonnement, joint à son désintéressement absolu, en imposaient à tous.

En 1887, avec quelques amis, il parcourut les communes environnantes pour faire des conférences, promulguer les principes sociaux et grouper les ouvriers de Poulseur et des environs ; il fonda la ligue ouvrière, la Résistance de Poulseur, qui est restée sous son patronage jusqu'à son départ, et à laquelle il a travaillé avec toute l'ardeur et le dévouement que nous lui connaissions, instruisant les ouvriers de leurs droits et de leurs devoirs, et de la nécessité de s'unir pour obtenir une large part, plus équitable au banquet de la vie. Il a fondé une coopérative avec maison du peuple, salle de concert et de conférences, fanfare, Société de secours mutuels, etc. Combien il a veillé et travaillé, que de nuits sans sommeil, pour réaliser ces institutions, buts de ses nobles aspirations.

Le spiritisme avait jeté des racines profondes dans tout son être, il voulait en faire profiter ses compagnons d'infortune ; il en parlait dans toutes les circonstances, démontrant par un raisonnement de maître, que le spiritisme bien compris, bien pratiqué, était l'idéal du socialisme bien ordonné, par l'amour de la justice et de la vraie fraternité.

Son enterrement a eu lieu dimanche, 4 juin, à 5 heures de l'après-midi ; il y avait foule, comme on n'en avait jamais vu à Poulseur. A 5 h. 1/2, le cortège s'est formé difficilement ; la fanfare la Lyre prolétarienne dont Leruth fut le vrai fondateur, en prit la tête.

Venaient ensuite les drapeaux de la fédération professionnelle sprimontoise, de la jeune garde socialiste d'Ayruaille, de la ligue ouvrière de Prayon-Traaz, de la ligue ouvrière de Poulseur, du groupe spirite, l'Espérance de Poulseur ; le cortège funèbre se dirigea vers le cimetière, les

fenêtres de toutes les maisons occupées par des curieux frappés d'étonnement de voir à Poulseur une foule aussi considérable.

Le cimetière est envahi, on s'y écrase littéralement, avec peine on parvient à frayer un passage au cercueil. Sur la tombe, 7 discours sont prononcés :

M. Joseph Maladry, au nom du groupe spirite l'Espérance, de Poulseur. M. Levau, président de la Société coopérative sprimontoise et au nom de celle-ci. M. Gaston Duparque, au nom de la fédération spirite de la région de Liège. M. Henri Denvel, au nom de la Ligue ouvrière, la résistance de Poulseur. M. Paul, secrétaire, au nom de tous les socialistes de l'agglomération. M. Victor Horion, notaire de Villers-aux-Tours, homme bien noté, et très connu dans le monde savant, qui a, en même temps, profité de la circonstance, pour faire sa profession de foi spirite. Il a dit, en substance, qu'il était heureux et fier de faire part à ses frères, de ce qu'il trouvait bon pour lui, qu'il était né catholique, avait étudié le positivime, le matérialisme et d'autres philosophies, que rien ne l'avait satisfait ; les uns disaient : meurs sans comprendre ; les autres, meurs sans espérer et que, la doctrine spirite était appelée à devenir la religion de l'avenir, puisque seule, elle donnait la clef du pourquoi de la vie, et la certitude que l'on ne meurt pas et que l'âme étant éternelle, c'est à chacun selon ses œuvres, etc.

M. Bovy, a parlé au nom de la fédération socialiste de la province de Liège.

Ces discours ont été écoutés en silence, une attention digne de la circonstance ; après l'enterrement, toutes les conversations se portaient sur M. le notaire Horion, parce qu'il est bien vu, et fait beaucoup d'affaires dans le pays.

Nous espérons, Monsieur Leymarie, que vous voudrez donner ce compte rendu dans la revue. Vous connaissiez la vaillance de Leruth qui a bien mérité du spiritisme ; il y a travaillé, tant par la plume que par la parole, avec un dévouement infatigable, jusqu'à sa dernière minute.

LÉON FOCROULLE.

N. D. L. R : Oui, nous avons connu ce brave Joseph Leruth et sa famille, aussi le très estimé M. Léon Focroulle, et notre esprit est plein de leur bon et fidèle souvenir. On est fier et honoré d'avoir pressé la main, à de si honnêtes gens.

Ensemble, nous avons inauguré le siège du Groupe l'Espérance, de Poulseur, une vaste salle bien aérée, bâtie par Leruth et Focroulle, dans laquelle nous avons conférencé, toutes portes ouvertes, car il y avait dehors, et ne pouvant entrer, autant d'auditeurs que dans la salle. Rendons hommage à ces lutteurs généreux, à ces frères que nous aimons profondément, et puisse le *Moi* de Leruth, bien degagé, consoler sa chère femme et les siens ; aussi, seconder ses fidèles associés au grand œuvre de rénovation et d'évolution pour le progrès, qu'il encouragera certainement, cet immortel.

La neige est tombée sur mes cheveux, mais elle n'a pu, ni courber ma taille, ni refroidir ma volonté ; l'ancien spirite, qui a 73 ans, porte en son cœur le cher souvenir de ses frères de Belgique. Avec une foule de serviteurs de la cause, il envoie ses vœux à la famille de Leruth.

P. G. LEYMARIE.

M. le colonel, comte de Rochas d'Aiglun et Mme la comtesse de Rochas, ont eu la douleur de perdre leur fils, M. Ed. Eug. Louis de Rochas, âgé de 20 ans ; toutes nos sympathies à cette famille si éprouvée, surtout à la sympathique *Mater dolorosa*, qui a fait l'impossible pour redonner la santé à son cher dernier né dont l'intelligence était belle. Que cet Esprit, si distingué, console les siens ; qu'il donne la force à sa mère bien-aimée, en lui prouvant que, si la survie est une réalité subjective pour les spiritualistes de la vieille école, elle est une vérité objective pour une famille de chercheurs véritablement chrétiens qui savent le pourquoi de la vie.

J'ai proclamé ta justice, je n'ai point retenu mes lèvres, tu le sais, ô Éternel !... J'ai publié ta bonté et n'ai point caché la vérité.

(*Psaume* XI, 9, 10.)

Je sais que tu as souffert, que tu as eu de la patience, que tu as travaillé pour mon nom, et que tu ne t'es pas découragée. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie.

(*Apoc.* II, 3, 10.)

Par la miséricorde de Dieu ;

MADAME EULALIE CATALA NÉE EMBRY

vient de quitter la terre pour aller dans l'espace, vivre de la vraie vie, la vie de l'âme.

Les spirites qu'elle a le plus connus, pour répondre au vœu de leur sœur en croyance, ont l'honneur de vous communiquer ce départ d'ici-bas que toute âme éclairée devrait envier.

Adepte dévouée de la doctrine que les Esprits supérieurs, messagers divins, viennent enseigner aux hommes de bonne volonté, Mme CATALA croyait en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la communication des vivants avec les morts, au progrès indéfini, à la pluralité des existences, seul moyen de régénération et de salut.

Convaincue, disait-elle, que la mort est la réalisation de nos rêves les plus doux, de nos aspirations les plus pures, de nos espérances les plus chères, je bénis la mort (1).

Heureuse d'aller retrouver ses chers disparus, elle est morte avec calme et confiance, et demande une prière à ceux qui eurent pour elle quelque sympathie.

Cette communication a été écrite de sa propre main, plus d'un an avant de laisser à la terre sa dépouille mortelle, lorsqu'elle était encore en parfaite santé.

---

(1) Dans cette nuit d'horreur la vie est un sommeil ;
La mort conduit au jour et j'aspire au réveil.

GRESSET.

Bien cher Monsieur Leymarie,

Me sentant malade depuis quelques jours et étant d'un âge très avancé, je vous fais connaître mes impressions, pour les insérer dans la *Revue Spirite*, si vous le jugez convenable ; les voici : 1° Si le spiritisme n'était pas connu, il aurait fallu l'inventer, pour enlever aux hommes la peur de la mort.

2° La confession est un faux passe-port, à valeur provisoire sur la terre, qui ne sert de rien dans la vie spirituelle.

3° A la fin du nouveau siècle la papauté aura sans doute fini son temps ; le spiritisme, alors, marchera, partant en tout et partout le verbe de vérité, l'Esprit de justice.

4° La plupart de ceux qui soignent les bêtes ne se doutent point qu'ils secondent leurs frères cadets.

5° La calomnie, quand on est jeune, glisse sur le *moi*, comme chose bien passagère; mais à l'âge mûr, elle y reste, empreinte comme une couche de peinture. Sachons respecter les cheveux blancs.

Sur ma tombe qui est prête, depuis cinq ans, et sur sa pareille, qui est à Biarritz, celle de mon jeune fils... les paroles suivantes sont gravées :

« La vie matérielle est une illusion continuelle ; la vie spirituelle seule est vraie, car la mort c'est la vie. »

. . . . . .

C'est tout, et c'est ma lettre de faire part à la grande famille spirite. Que Dieu bénisse mes frères en croyance.

ANDRÉ VINCENT,
à Mauléon-Soule (Basses-Pyrénées).

BIBLIOGRAPHIE (1)

THOMASSINE. — Poursuivant la série de ses romans : INFERNAUX ET SATHANIQUES, M. A. B. vient de faire paraître *Thomassine* qui est la continuation du roman, l'Envoûtement, mais l'affabulation des deux romans étant complètement distincte, on peut les lire indifféremment l'un ou l'autre.

Dans le premier roman, la scène se passe au moyen âge ; dans le second, à l'époque de la Renaissance, sous la Régence de Catherine de Médicis.

Dans l'ENVOUTEMENT l'auteur y traite cette question : Peut-on ou ne peut-on pas envoûter ? c'est là ce que se demandent beaucoup de personnes.

Sous la forme de roman, l'auteur y étudie la question et donne la solution vraie et juste de l'envoûtement.

(1) Tous les romans de M. A. B. sont en vente à notre Librairie, 42, rue Saint-Jacques à Paris, P. G. LEYMARIE, *éditeur*.

Une magnifique préface de J.-M. de Vèze donne sur la question l'opinion de l'écrivain si connu par sa haute érudition.

Les Romans ésotériques de M. A. B. sont aujourd'hui fort recherchés par une élite de lecteurs : occulistes, théosophes, psychologues et en général par un grand nombre de penseurs et de défenseurs de la liberté de conscience. — Ils sont même attendus avec impatience et lus avec un empressement que justifie du reste le puissant attrait qu'ils comportent. — L'auteur a créé un genre tout à fait à part ; de là son succès mérité et de bon aloi.

Nous n'insisterons pas plus longtemps aujourd'hui sur *Thomassine*, nous aurons occasion d'en reparler prochainement.

KATIE KING. HISTOIRE DE SES APPARITIONS (1).

Mme de Laversay vient de réunir en une brochure l'intéressant travail qu'elle avait bien voulu faire pour la *Revue spirite*, en 1897, sur Katie King.

Cette traduction avait vivement intéressé tous nos lecteurs de la France et de l'étranger, elle a même été reproduite dans plusieurs journaux spirites et spiritualistes français, anglais et espagnols.

Cette brochure est illustrée de cinq gravures hors texte représentant quelques unes des apparitions de Katie King et en première page, le portrait de Miss Florence Cook, médium, actuellement Mme Corner, que nous devons à l'obligeance de M. Max Rahn le directeur du journal *Die Uebersinnliche Welt*, de Berlin.

Elle forme un complément très utile à l'ouvrage de William Crookes, *recherches sur les phénomènes du spiritualisme* ; nous engageons donc toutes les personnes qui possèdent ce volume si important, d'y joindre celui que publie Mme de Laversay, avec préface de M. G. Delanne.

Il relate les premières apparitions de Katie King et donne les témoignages de M. Harison, directeur du journal *Le Spiritualist* de Londres ; de M. Benjamin Coleman ; du Dr Sexton ; du Dr J. M. Gully ; du prince Emile de Sayn Wittgensteen, aide de camp de S. M. I. l'empereur de Russie ; de M. Georges H. Tapp ; de M. Henry Dunphy ; de M. Dawson-Rogers ; du professeur William Crookes ; de M. Enmore Jones ; de Mme Ross-Church (Florence Marryat) et aussi le récit par Miss Florence Cook du début de sa médiumnité.

Mme de Laversay a donc accompli une bonne œuvre, en complétant l'historique des célèbres apparitions de Katie King ; plus tard, nos petits-fils voudront consulter ces documents de la première heure, lorsqu'ils relateront, avec fidélité, tout ce qui concerne le spiritualisme moderne.

MARINA LEYMARIE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Qu'est-ce que le Spiritualisme moderne? traduit du *Light*, par A.-B. — Pour les déshérités, par LÉON DENIS. — La Réincarnation, par STÉFANE. — Le Bonheur, par J.-F. — Les phénomènes cryptoïdes. — Le magnétisme à Lyon.

(1) Prix : 2 francs.

— Les formes de la Pensée (*la Fronde*). — Le Fluide universel, par THÉCLA, de *la Fronde*.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — La Foi non raisonnée, par CH. FRITZ. — Le spiritisme à Anvers, par MIKAEL. — Communication de l'Esprit de Jean Reynaud, par un Médium à incarnation. — 5e Instruction de l'Esprit Pasteur B.: De l'établissement de la Justice sur la terre ; 6e Instruction : De la Loi d'amour. — Enquête sur le spiritisme, par le *Journal de Charleroi*, 13e article : Une séance d'incarnations à Jumet Gohyssart; Le rite ; Esprits souffrants et obsesseurs ; Etats étranges, par BILLY-YOUNG. — Une prédiction de Mlle Couesdon.

Le Moniteur spirite et magnétique (Paris). — Le mal et la souffrance, par B. MARTIN. — Quelques incarnations, par MICHAEL. — Pression morale dans l'étude du Spiritisme, par L. LAUREYS. — La peine de mort. — Ecriture directe. — Un institut psychique. — Conversion au spiritisme du Dr Riccardo Hodgson.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Trois cas de prémonition, par DESBEAUX. — Quelques cas de télépathie et de pressentiments, par le Dr VAN DE LANOITTE. — Cas de télépathie, par DURAND DE GROS. — Musset sensitif, par le professeur E. LEFÉBURE. — Mme Piper et ses expériences, par A. ERNY.

La Lumière (Paris). — Suite de l'Etude sur les divers Congrès qui se créent pour la Vérité pour l'an 1900. X! ??? par LUCIE GRANGE. — A Jeanne d'Arc, par Mme L. G. — Lessing rationaliste, réincarnationiste et prophète, par le Dr LUX. — Esquisse d'une évolution scientifique du spiritualisme, par le Dr MARC. — Revue universelle, Dr LUX.

Le Progrès spirite (Paris). — Hommage à A. Kardec. — Les médiums et les esprits, par A. LAURENT DE FAGET. — Devoir et liberté, poésie par Mme L. DEBLOUX. — L'occultisme dans la Bible, traduit de l'allemand, de Hermann Stenz. — Prince et Duc, médecins.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Les fêtes de Jeanne d'Arc et le spiritisme, par STÉFANE. — Etude sur la médiumnité, les expériences de M. Janet, par G. DELANNE. — Phénomènes psychiques, par le Dr DUSART. — Victor Hugo spirite, par BECKER. — La prière. — Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la Trance, par le Dr AUDAIS. — Croquis psychiques, M. A. B.

Le spiritualisme moderne (Paris). — L'Ignorance, par BEAUDELOT. — L'Eglise et le spiritualisme, par E. VIGUÈRES. — 7e Instruction : De la Prière, voix de l'au-delà du Pasteur B. — L'Ascension, voix d'un ami. — Encore sur le dédoublement. — Le chant du bienheureux, J.-B. D. — Des faits : Apparition et bruits, par CARITA. — Expérience de table. — L'Anneau de saphir, par OTTO NILLIUS.

Revue théosophique française (*Le Lotus bleu*) (Paris). — Le Credo chrétien, par LEADBEATER. — L'homme et ses corps, par ANNIE BESANT. — Impressions et Réflexions, par L. COLLY. — La méditation et le pouvoir de la Pensée, par A. WACHTMESTER. — Dieu, l'Univers et l'homme, par le Dr PASCAL. — Conférences théosophiques à Paris, par D. A. COURMES. — Echos théosophiques, par PAUL GILLARD. — Doctrine secrète (suite), par H. BLAWASTKY.

Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). — La littérature spiritualiste, par P. BONNARDOT. — Médiumnité et Magie, par ALBAN DUBET. — Magnétiseurs, par L. GROUARD. — L'homme intégral dans son immortalité, par MAX THÉON. — Sur la voie des mystères, par MANSUY (Science et Foi).

L'Echo du merveilleux (Paris). — Dupuy le Jettatore, par G. MÉRY. — Concours

de prophéties. — Un ami de Lady Caithness, par l'abbé J.-A. Petit. — Souvenirs d'une voyante, maisons hantées, par Claire Vautier. — Le tableau de la Sainte Famille, 5 croquis par 5 personnes différentes. — Un bon pasteur : Une lettre du curé de Christot, G. M. et Simplex. — Les réponses de Sainte-Thérèse. — Pierres et talismans, N. — Un triste pressentiment, par Mme J. Mongruel. — Une messe noire, par S. Basset. — L'extatique de Kaltern, par l'abbé Nicolas.

Lire dans la Revue de la *France moderne* de juin, l'article d'Ismala : Punition d'outre-Tombe.

L'Hyperchimie (Paris-Douai). — Juin, 3e numéro spécial consacré aux procédés américains de transmutation.

Le Journal des Femmes, organe du mouvement féministe sous la direction de Maria Martin (Paris). — Lire l'article de Mme Amélie Hammer, vice-présidente de la Ligue pour le Droit des Femmes.

L'ami des bêtes, illustré (Paris). — L'utilisation des chiens, par Adrienne Neyrat. — Opinion des chevaux sur le désarmement général, par le capitaine Daniel. — L'esprit et le cœur des Bêtes, par A. Milne-Edwards. — Lamennais, ami des bêtes.

Il vessillo spiritista (Vercelli). — Avis sur les écrits de la vie de Jésus, par Volpi. — Polémique avec la Revue des études psychiques, par Volpi. — Daniel Dunglas Home, par A. Kardec. — Dante et Beatrix, version de Virginia Paganini. — Péché de volupté (spiritualisme moderne). — Le devin, version de Ettore Generini.

Revue des revues, lire l'article si intéressant de Mme Virginie Demont-Breton sur la vie de Rosa Bonheur.

Reçu trois nouvelles revues : *La Fraternidad*, revue mensuelle des études psychologiques, directeur Antonio Ugarte. Administration, Belgrano 2.935, à Buenos-Ayres (République Argentine).

La Ricerca paraissant deux fois par mois, revue des sciences psychiques et morales. Administration, via Marco Polo, n° 4, à Milan (Italie).

La Rivista Espirita, journal de propagande, organe de la Société spirite Allan Kardec, à Porto Alegre Estado do Rio Grande do Sul, Brazil.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.